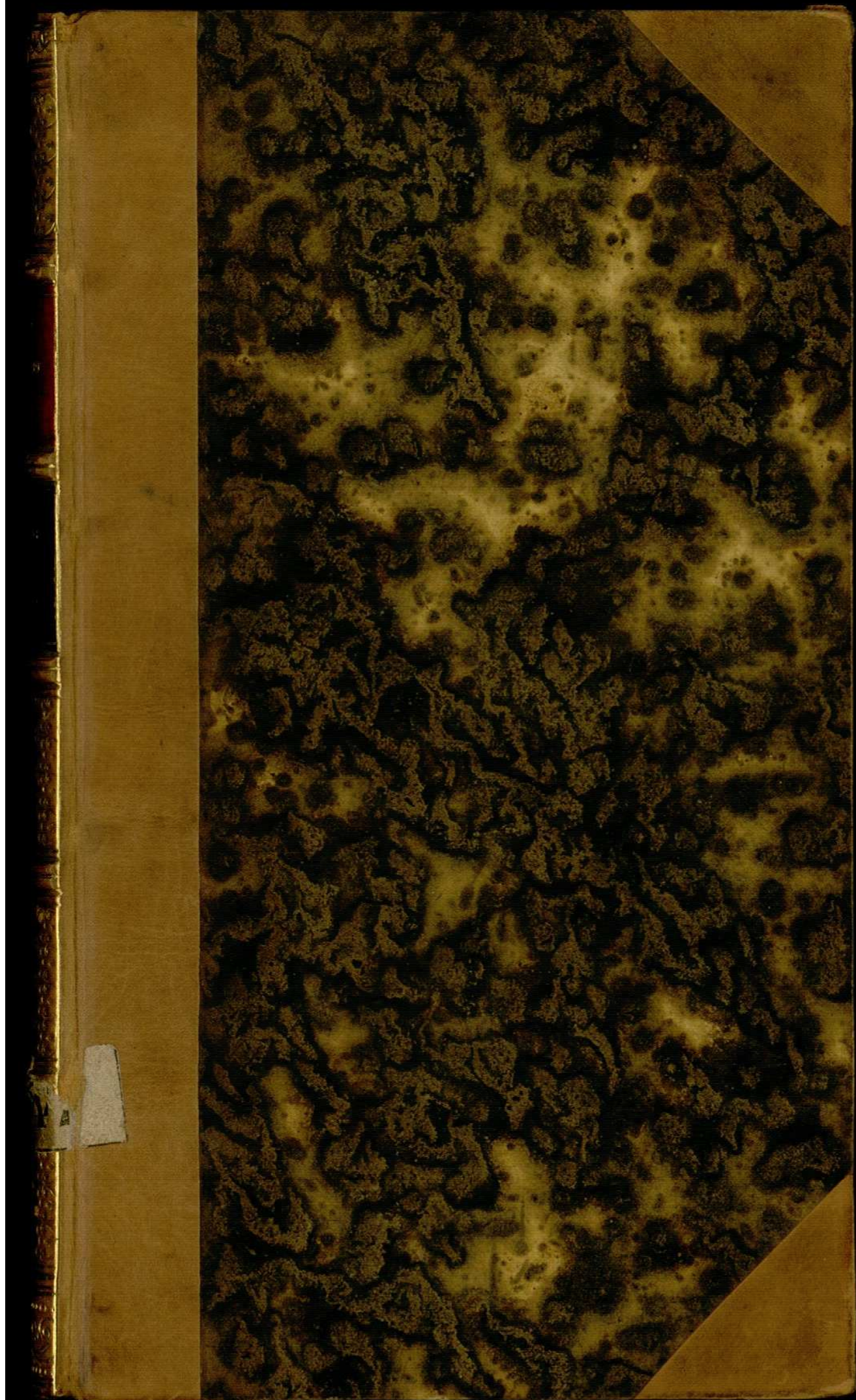
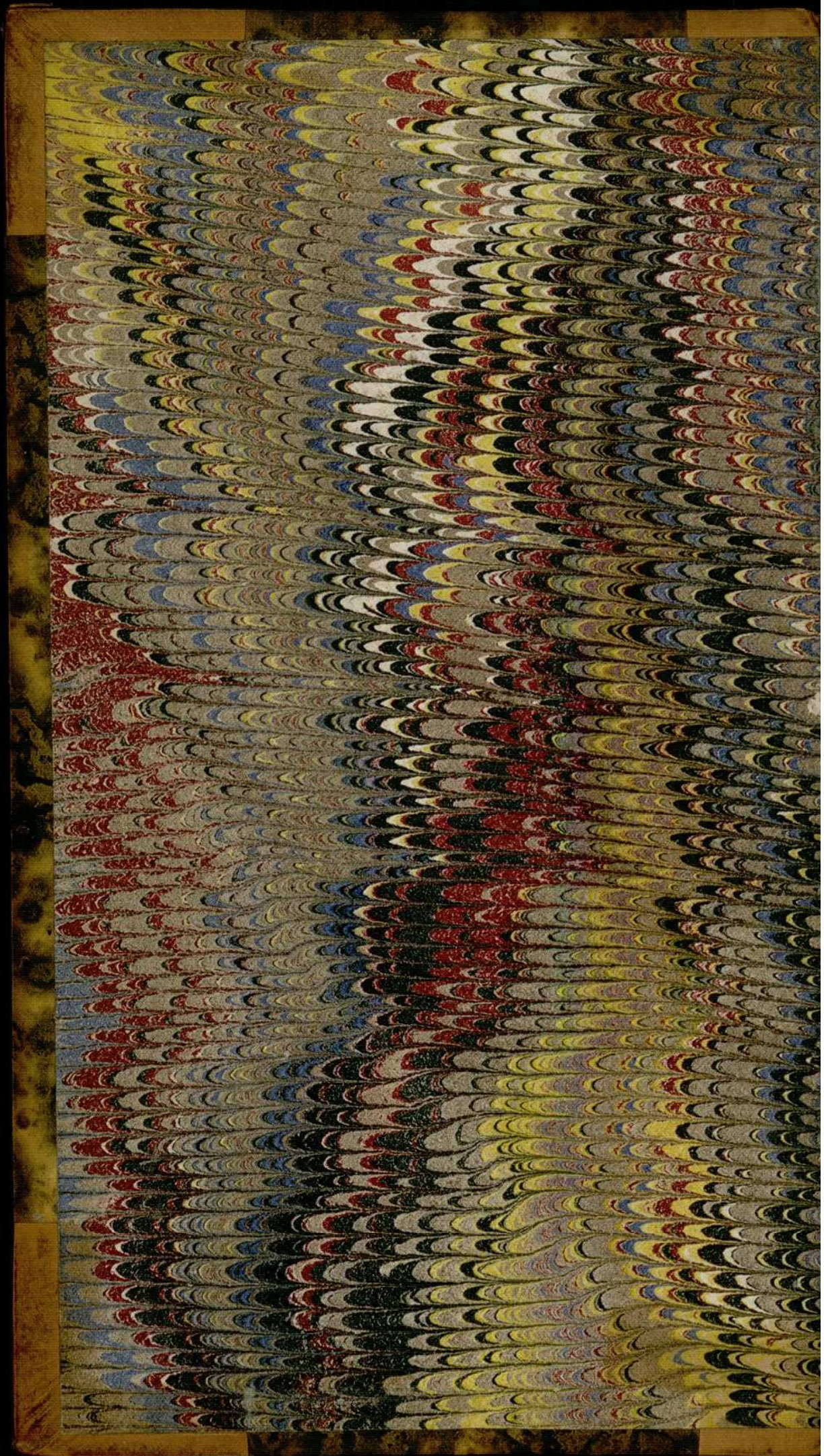
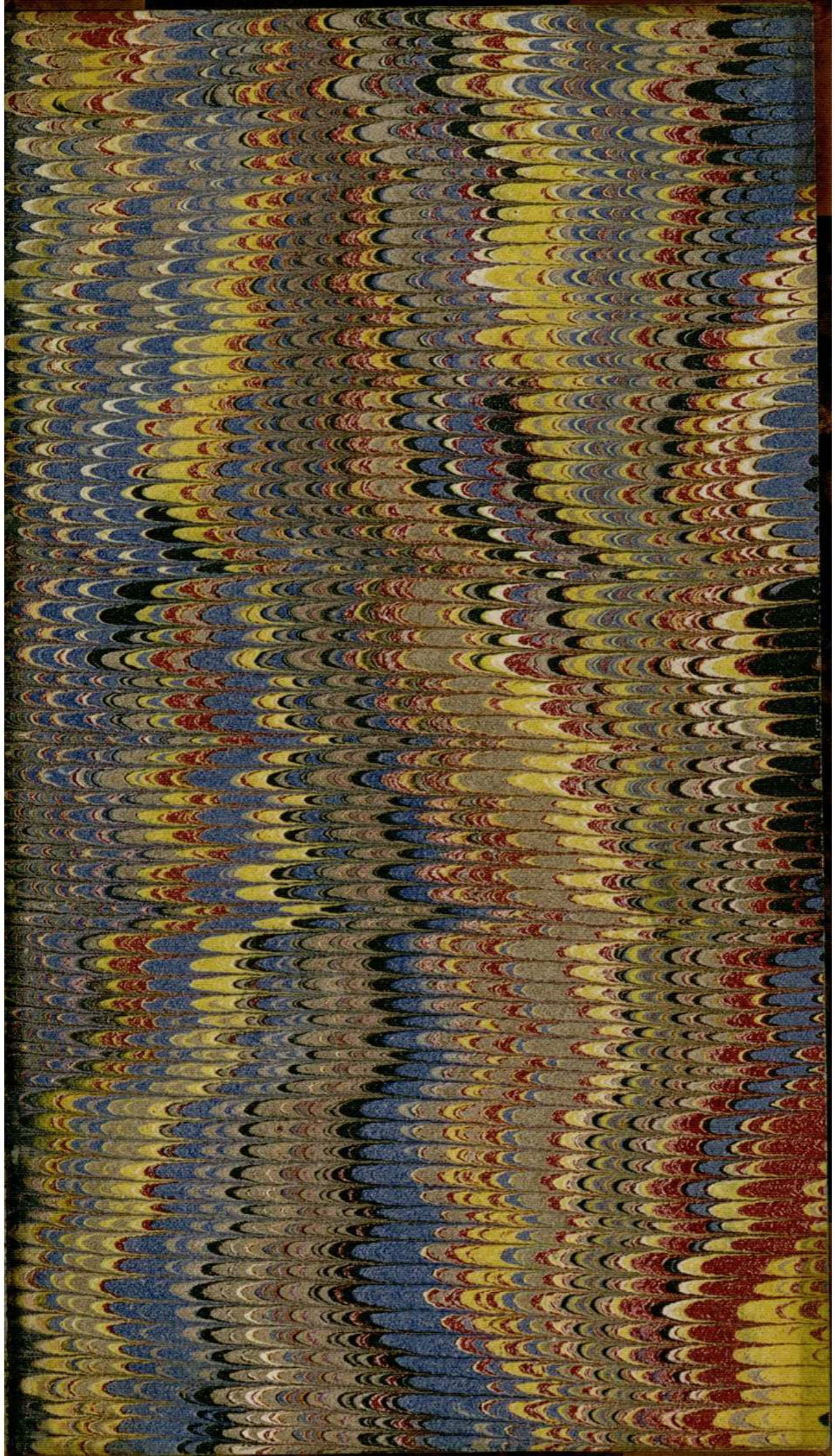
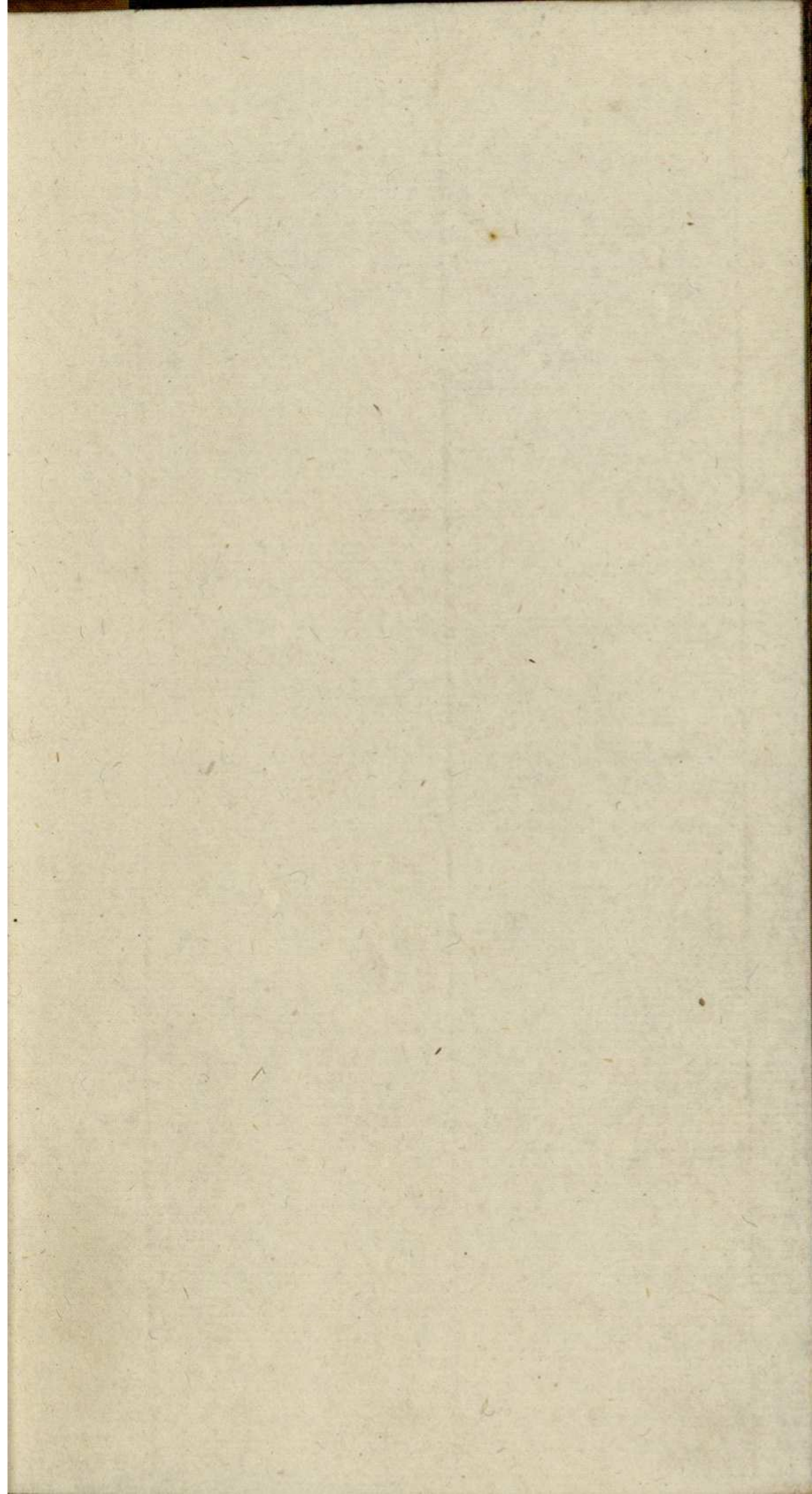
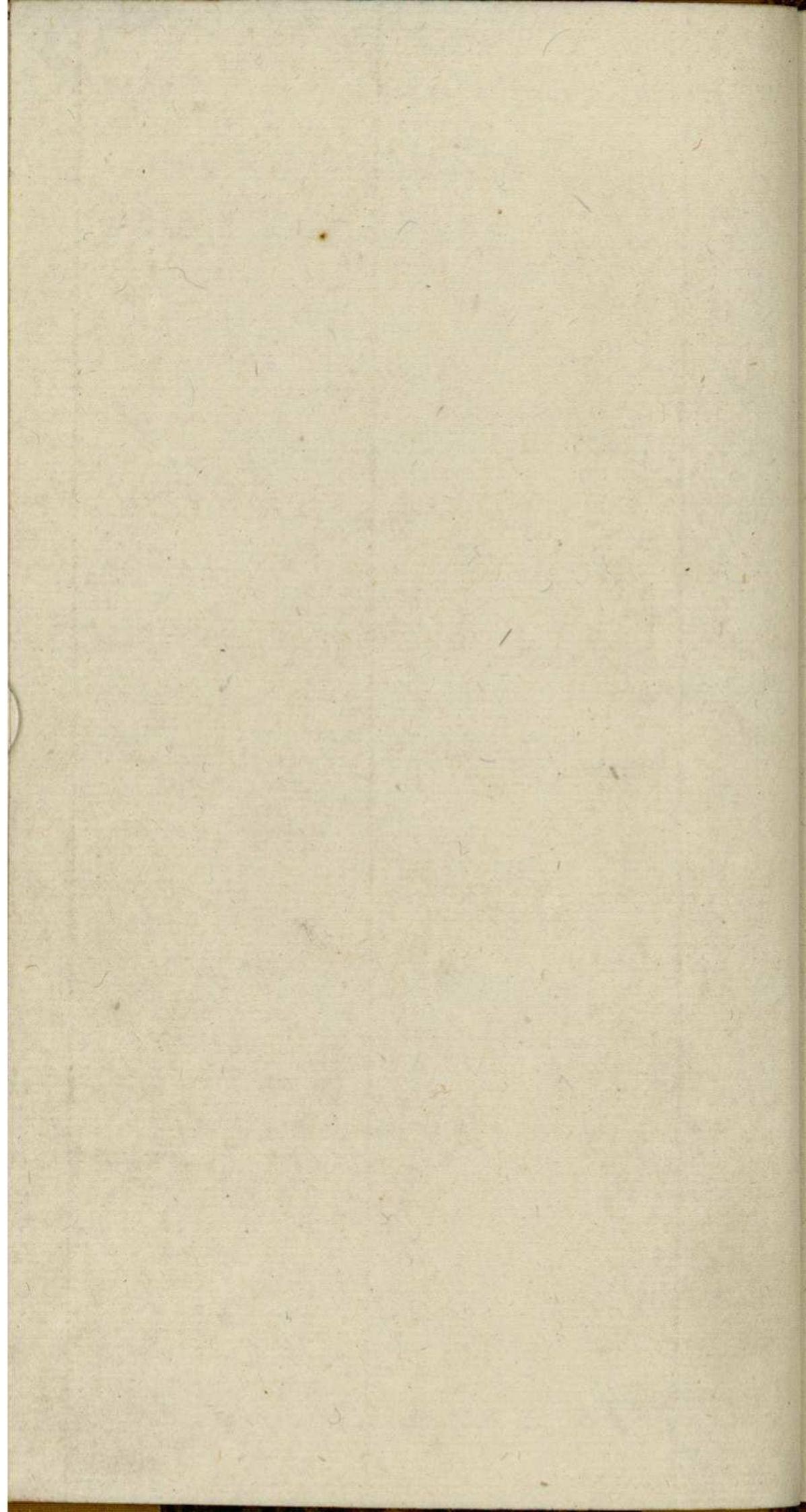


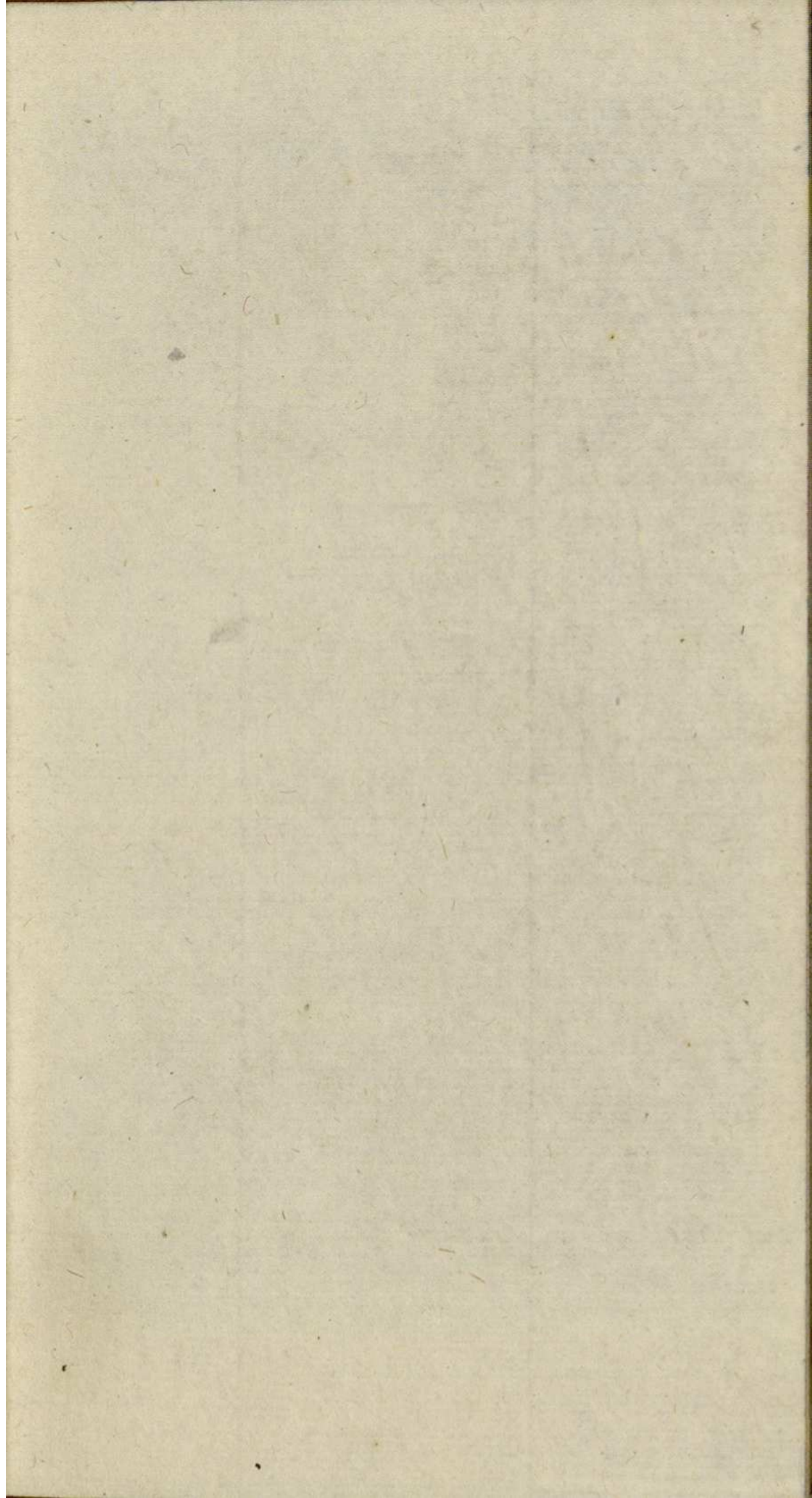


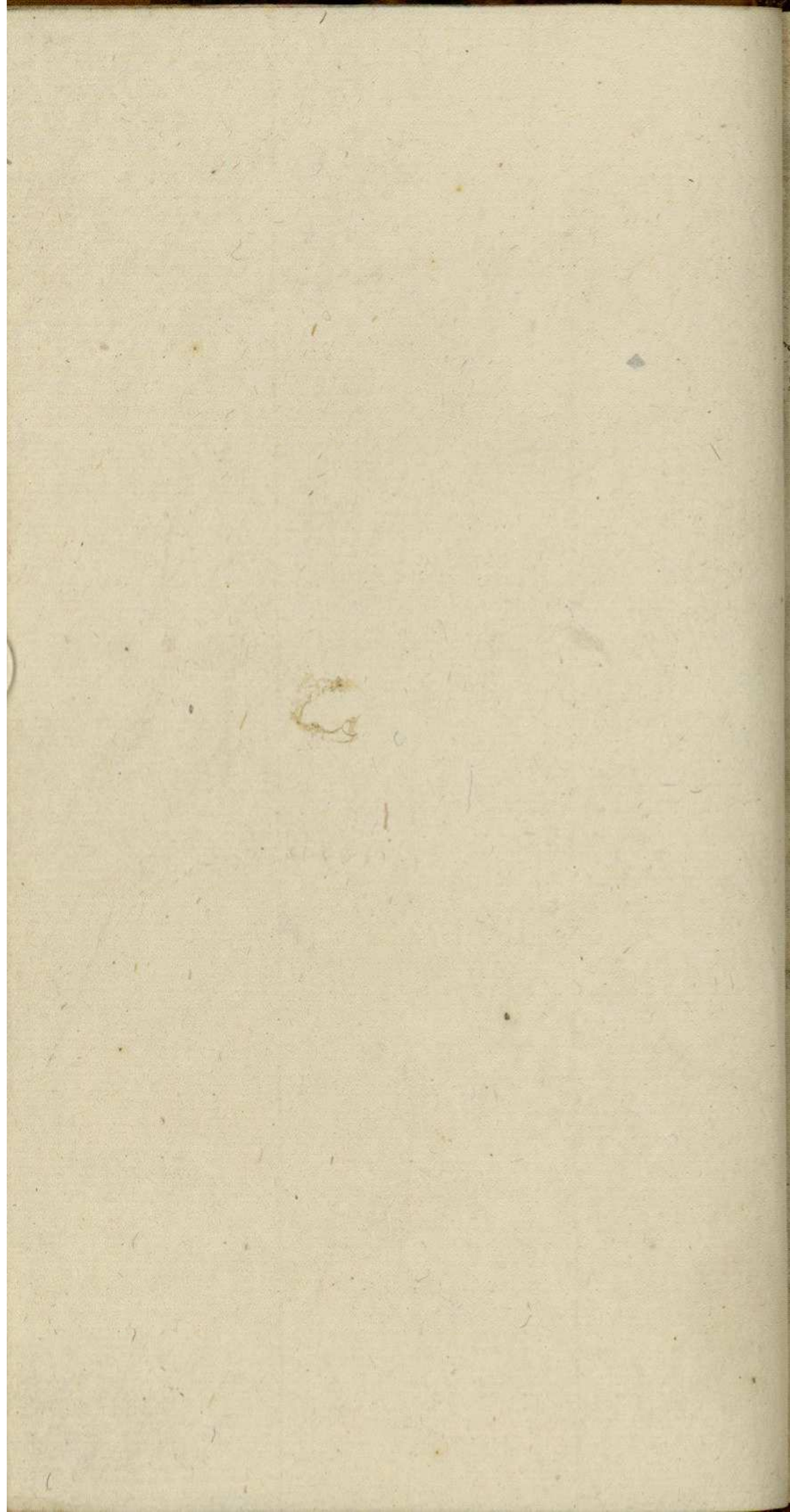












BIBLIOTHEQUE
Victor-Cou



LE
TARTUFFE.
OU
L'IMPOSTEUR,
COMEDIE.

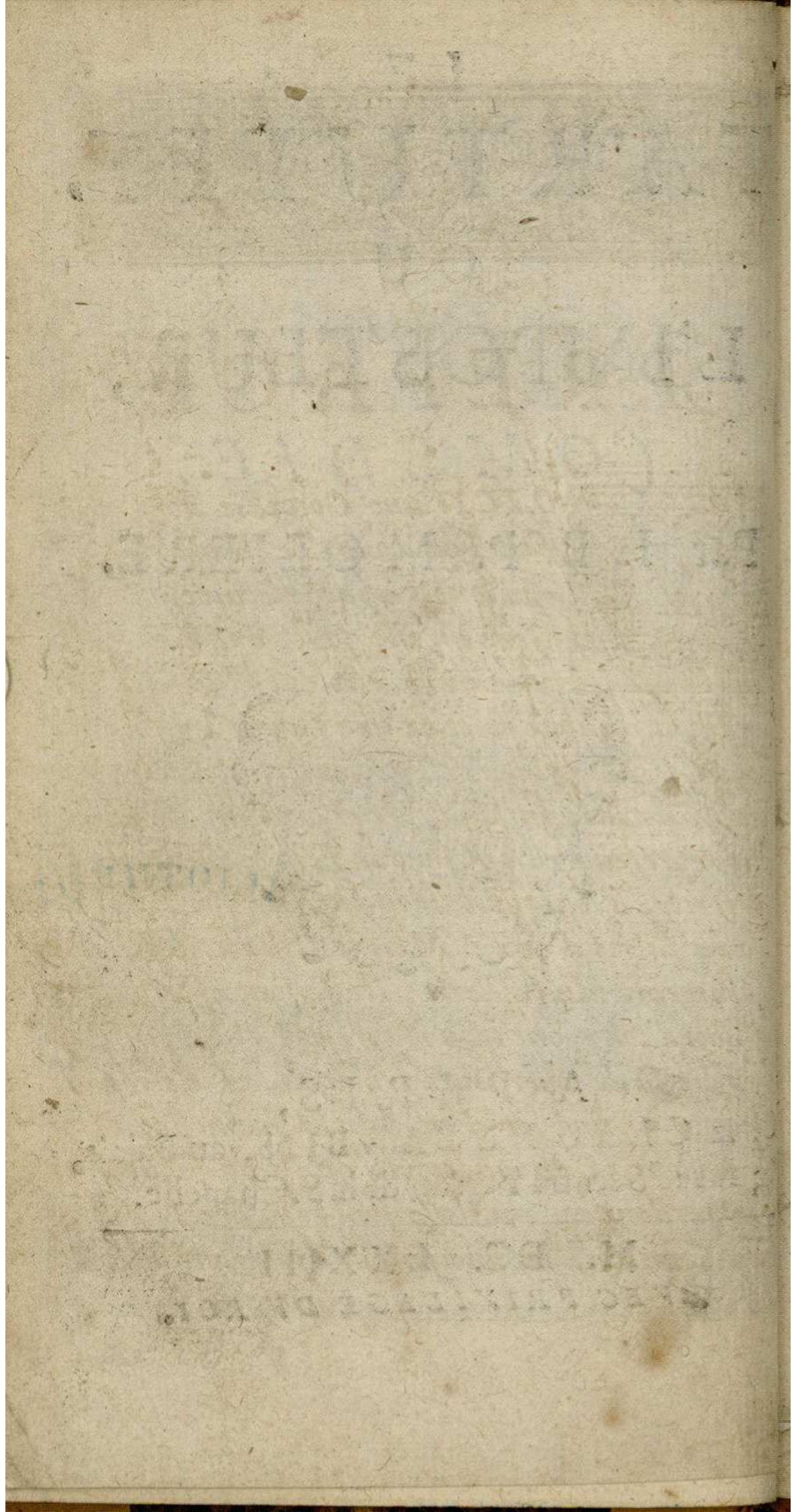
Par I. B. P. MOLIERE.



MR COUSIN

A PARIS, 11047
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le Second Perron de la S. Chapelle.

M. DC. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





P R E F A C E.



VOICÏ une Comedie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a esté longtems persecutée; & les Gens qu'elle jouë, ont bien fait voir qu'ils estoient plus puissans en France que tous ceux que j'ay jouëz jusques icy. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Medecins, ont souffert doucement qu'on les ait representez; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux: Mais les Hipocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchez d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnestes Gens se meslent. C'est un crime qu'ils ne scauroient me pardonner, & ils se sont tous armez contre ma Com:die avec une fureur épouvantable. Ils

P R E F A C E.

n'ont eu garde de l'attaquer par le costé qui les a blessez; ils sont trop politiques pour cela, & savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur loüable coûtume, ils ont couvert leurs interests de la cause de Dieu; & le Tartuffe dans leur bouche est une Piece qui offence la Pieté. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne merite le feu. Toutes les sillabes en sont impies; les gestes mesme y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de teste, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mysteres, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon desavantage. J'ay eu beau la soumettre aux lumieres de mes Amis & à la censure de tout le monde; Les corrections que j'y ay pu faire; le jugement du Roy & de la Reyne, qui l'ont venue; l'aprobation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres qui l'ont honoree publiquement de leur presence; le témoignage des Gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servy. Ils n'en veulent point demordre, & tous les jours encore ils font crier en public des Zelez indiscrets qui me disent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucirois fort peu de tout ce qu'ils peu-

P R E F A C E.

vent dire, n'estoit l'artifice qu'ils ont de me faire des Ennemis que je respecte, & de jeter dans leur party de veritables Gens de bien, dont ils préviennent la bonne-foy, & qui par la chaleur qu'ils ont pour les interets du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voila ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais Devots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma Comedie; & je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les des-honorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne-foy ma Comedie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à joüer les choses que l'on doit réverer; que je l'ay traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matiere; & que j'ay mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a esté possible pour bien distinguer le personnage de l'Hipocrite d'avec celui du vray Devot. J'ay employé pour cela deux Actes entiers à preparer la venue de mon Scelerat. Il ne tient pas un seul moment l'Auditeur en balance, on le connoist d'abord aux

P R E F A C E.

marques que je luy donne, & d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractere d'un meschant Homme, & ne fasse éclater celui du véritable Homme de bien, que je luy oppose.

Je sçay bien que pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Theatre à parler de ces matieres: mais je leur demande avec leur permission, surquoy ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; & sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comedie chez les Anciens a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mysteres; que les Espagnols nos voisins, ne celebrent gueres de Feste où la Comedie ne soit meslée; & que mesme parmy nous elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie à qui appartient encore aujourd'huy l'Hostel de Bourgogne; que c'est un Lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mysteres de nostre Foy; qu'on en voit encore des Comedies imprimées en lettres Gothiques sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; & sans aller chercher si loin, que l'on a joié de nostre temps des Pieces saintes de Monsieur de Corneille, qui ont esté l'admiration de toute la France.

P R E F A C E.

Si l'employ de la Comedie est de corriger les vices des Hommes, je ne voy pas par quelle raison il y en aura de privilegiez. Celuy-cy est dans l'état d'une consequence bien plus dangereuse que tous les autres, & nous avons veu que le Theatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse Morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la Satyre; & rien ne reprend mieux la plus-part des Hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des reprehensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien estre méchant, mais on ne veut point estre ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de pieté dans la bouche de mon Imposteur; Et pouvois-je m'en empescher, pour bien représenter le caractère d'un Hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui luy font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrez, dont on auroit eu peine à luy entendre faire un mauvais usage. Mais il debite au quatriém^e Acte une Morale pernicieuse. Mais cette Morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eust les oreilles rebattues? dit-elle rien de nouveau dans ma Comedie?

P R E F A C E.

Peut-on craindre que des choses si généralement detestées, fassent quelque impression dans les Esprits? que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le Theatre? qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un Scelerat? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la Comedie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les Comedies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un temps; & jamais on ne s'estoit si fort déchaîné contre le Theatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la Comedie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on pretend appuyer la Censure, est détruite par ce partage; & toute la consequence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des Esprits éclairés des mesmes lumieres, c'est qu'ils ont pris la Comedie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lors que les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confondue avec tous ces vilains Spectacles qu'on a eu raison de nommer des Spectacles de turpitude.

Et en effet, puis qu'on doit discourir des choses, & non pas des mots, & que la pluspart des

P R E F A C E.

contrarietez viennent de ne se pas entendre, & d'envelopper dans un mesme mot des choses opposées, il ne faut qu'oster le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'est la Comedie en soy, pour voir si elle est condamnable. On connoistra sans doute, que n'estant autre chose qu'un Poëme ingénieux, qui par des leçons agreables reprend les defauts des Hommes, on ne scauroit la censurer sans injustice. Et si nous voulons oüir là-dessus le témoignage de l'Antiquité, elle nous dira que ses plus celebres Philosophes ont donné des loüanges à la Comedie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austere, & qui crioient sans cesse apres les vices de leur Siecle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au Theatre, & s'est donné le soin de reduire en preceptes l'art de faire des Comedies. Elle nous apprendra que de ses plus grands Hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mesmes, qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de reciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grece a fait pour cet Art éclater son estime, par les Pris glorieux, & par les superbes Theatres dont elle a voulu l'honorer; & que dans Rome enfin ce mesme Art a reçu aussi des honneurs extraordinaires: Je ne dis pas dans Rome de

P R E F A C E.

Gauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, & dans le temps de la vigueur de la Vertu Romaine.

J'avouë qu'il y a eu des temps où la Comedie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le Monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente, où les Hommes ne puissent porter du crime ; point d'Art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soy, qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Medecine est un Art profitable, & chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; & cependant il y a eu des temps où elle s'est rendu odieuse, & souvent on en a fait un Art d'empoisonner les Hommes. La Philosophie est un present du Ciel : Elle nous a esté donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature ; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son employ, & qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses mesme les plus saintes, ne sont point à couvert de la corruption des Hommes ; & nous voyons des Scelerats, qui tous les jours abusent de la Pieté, & la font servir méchamment aux cri-

P R E F A C E.

mes les plus grands : mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'envelope point dans une fausse consequence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On separe toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'Art ; & comme on ne s'avise point de defendre la Medecine , pour avoir esté bannie de Rome ; ny la Philosophie, pour avoir esté condamnée publiquement dans Athenes ; on ne doit point aussi vouloir interdire la Comedie , pour avoir esté censurée en de certains temps. Cette Censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point icy. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données ; l'étendre plus loin qu'il ne faut, & luy faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comedie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la Comedie que nous voulons defendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-cy. Ce sont deux Personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun raport l'une avec l'autre , que la ressemblance du nom ; & ce seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui est Femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a esté une Débau-

P R E F A C E.

chée. De semblables Arrests sans doute feroient un grand desordre dans le Monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fust condamné; & puis que l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la mesme grace à la Comedie, & approuver les Pieces de Theatre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnesteté.

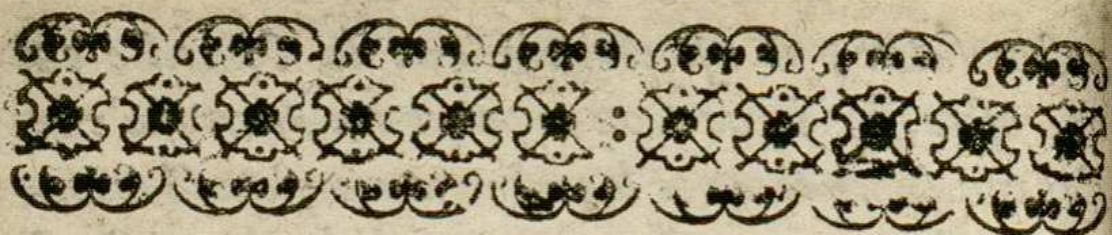
Je sçay qu'il y a des Esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comedie; qui disent que les plus honnestes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu; & que les ames sont attendries par ces sortes de representations. Je ne voy pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la veüe d'une passion honneste; & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter nostre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la Nature humaine; & je ne sçay s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des Hommes, que de vouloir les retrancher entierement. J'avouë qu'il y a des Lieux qu'il vaut mieux frequenter que le Theatre; & si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu &

P R E F A C E.

nostre salut, il est certain que la Comedie en doit estre, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste : mais supposé, comme il est vray, que les exercices de la Pieté souffrent des intervalles, & que les Hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comedie. Je me suis égaré du trop loin. Finissons par le mot d'un grand Prince sur la Comedie du Tartuffe.

Huit jours apres qu'elle eut esté defendue, on representa devant la Cour une Piece intitulée, Scaramouche Hermite; & le Roy en sortant, dit au grand Prince que je veux dire. Je voudrois bien sçavoir pourquoy les Gens qui se scandalisent si fort de la Comedie de Moliere, ne disent mot de celle de Scaramouche. A quoy le Prince répondit. La raison de cela, c'est que la Comedie de Scaramouche jouë le Ciel, & la Religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Moliere les jouë eux-mesmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.





LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

*C*omme les moindres choses qui partent de la plume de Monsieur Moliere ont des beautez que les plus délicats ne se peuvent lasser d'admirer, j'ay crû ne devoir pas negliger l'occasion de vous faire part de ces Placets, & qu'il estoit à propos de les joindre à Tartuffe, puis que par tout il y est parlé de cette incomparable Piece.





PREMIER PLACET

PRESENTE' AU ROY,

SVR LA COMEDIE DV TARTUFFE.

SIRE,

Le devoir de la Comedie estant de corriger les Hommes en les divertissant ; j'ay crû que dans l'employ où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon Siecle ; & comme l'Hipocrisie sans doute en est une des plus en usage, des plus incommodes, & des plus dangereuses, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnestes Gens de vostre Royaume, si je faisois une Comedie qui décriast les Hipocrites, & mist en veuë comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces Gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces Faux-monnoyeurs en devotion, qui veulent attraper les Hommes avec un zele contrefait, & une charité sophistique.

Ie l'ay faite, SIRE, cette Comedie, avec tout le soin, comme je croy, & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere ; & pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais Devots, j'en ay distingué le plus que j'ay pû le caractere que j'avois à toucher ; je n'ay point laissé d'équivoque, j'ay osté ce qui pouvoit confondre le

PLACETS AU ROY.

bien avec le mal, & ne me suis servy dans cette peinture que des couleurs expressees & des traits essentiels qui font reconnoistre d'abord un veritable & franc Hipocrite.

Cependant toutes mes précautions ont esté inutiles ; on a profité, SIRE, de la délicatesse de vostre ame sur les matieres de Religion, & l'on a sçeu vous prendre par l'endroit seul que vous estes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes : Les Tartuffes sous-mains ont eu l'adresse de trouver grace aupres de Vostre Majesté ; & les Originaux enfin ont fait supprimer la Copie, quelque innocente qu'elle fust, & quelque ressemblante qu'on la trouvast.

Bien que ce m'ait esté un coup sensible que la suppression de cet Ouvrage, mon malheur pourtant estoit adoucy, par la maniere dont Vostre Majesté s'estoit expliquée sur ce sujet ; & j'ay crû, SIRE, qu'elle m'ostoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de declarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comedie qu'elle me defendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roy du Monde, & du plus éclairé ; malgré l'approbation encore de Monsieur le Legat, & de la plus grande partie de nos Prelats, qui tous dans des lectures particulieres que je leur ay faites de mon Ouvrage, se sont trouvez d'accord avec les sentimens de Vostre Majesté ; malgré tout cela, dis-je, on voit un Livre composé par le Curé de . . . qui donne hautement un démenty à tous ces augustes témoignages. Vostre Majesté a beau dire ; & Monsieur le Legat, & Messieurs les Prelats, ont beau donner leur jugement, ma Comedie, sans l'avoir veüe, est diabolique, & diabolique mon cerveau ; je suis un Démon vestu de

PLACETS AU ROY.

chair, & habillé en Homme ; un Libertin, un Imple, digne d'un suplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expië en public mon offence, j'en serois quitte à trop bon marché ; le zele charitable de ce galans Homme de bien n'a garde de demeurer là ; il ne veut point que j'aye de misericorde aupres de Dieu, il veut absolument que je sois damné ; c'est une affaire résolüe.

Ce Livre, SIRE, a esté présenté à Vostre Majesté, & sans doute elle juge bien Elle-mesme combien il m'est fâcheux de mē voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs. Quel tort me feront dans le Monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tollerées ! & quel interest j'ay enfin à me purger de son imposture, & à faire voir au public que ma Comedie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit ! Je ne diray point, SIRE, ce que j'avois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon Ouvrage ; Les Rois éclairez comme Vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite, ils voyent comme Dieu ce qu'il nous faut, & sçavent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder : Il me suffit de mettre mes interests entre les mains de Vostre Majesté, & j'attens d'Elle avec respect tout ce qu'il luy plaira d'ordonner là-dessus.





SECOND PLACET,

*Presente' au Roy dans son Camp devant la
Ville de Lisle en Flandre.*

SIRE,

C'est une chose bien temeraire à moy, que de venir importuner un Grand Monarque au milieu de ses glorieuses Conquestes : mais dans l'état où je me voy, où trouver, SIRE, une protection qu'au Lieu où je la viens chercher ? & qui puis-je solliciter contre l'autorité de la Puissance qui m'accable, que la source de la Puissance & de l'Autorité, que le juste Dispensateur des ordres absolus ; que le souverain Juge, & le Maistre de toutes choses ?

Ma Comedie, SIRE, n'a pû jouir icy des bontez de Vostre Majesté ; En vain je l'ay produite sous le Titre de l'Imposteur, & déguisé le Personnage sous l'ajustement d'un Homme du Monde ; J'ay eu beau luy donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit ; mettre en plusieurs endroits des adoucissmens, & retrancher avec soin tout ce que j'ay jugé capable de fournir l'ombre d'un pretexte aux celebres Originaux du Portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servy. La Cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des Esprits, qui dans toute autre matiere font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comedie n'a pas plustost paru, qu'elle s'est veüe foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; & tout ce

PLACETS AU ROY.

que j'ay pû faire en cette rencontre pour me sauver moy-mesme de l'éclat de cette tempeste, c'est de dire que Vostre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la representation, & que je n'avois pas crû qu'il fust besoin de demander cette permission à d'autres, puis qu'il n'y avoit qu'Elle seule qui me l'eust defenduë.

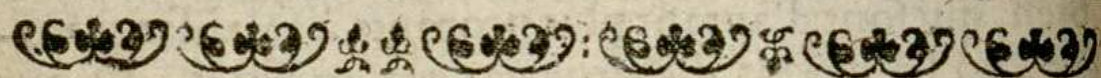
Je ne doute point, SIRE, que les Gens que je peins dans ma Comedie, ne remuent bien des ressorts aupres de Vostre Majesté, & ne jettent dans leur party, comme ils ont déjà fait, de veritables Gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mesmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'interet de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les Comedies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Pieté & la Religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-cy les attaque, & les joue eux-mesmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne scauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, & sans doute on ne manquera pas de dire à Vostre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comedie: mais la verité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la defense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la representation profitable, & qu'on s'est étonné que des Personnes d'une probité si connue ayent eu une si grande déference pour des Gens qui devroient estre l'horreur de tout le monde, & sont si opposez à la veritable Pieté dont elles font profession.

J'attens avec respect l'Arrest que Vostre Majesté daignera prononcer sur cette matiere: mais il est

PLACETS AU ROY.

eres-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire de Comedie, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droict par là de me persecuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontez, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée ; & puissay-je au retour d'une Campagne si glorieuse délasser Vostre Majesté des fatigues de ses Conquestes, luy donner d'innocens plaisirs apres de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.



TROISIEME PLACET, PRESENTE' AU ROY.

SIRE,
Un fort honneste Medecin, dont j'ay l'honneur d'estre le Malade, me promet, & veut s'obliger par-devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis luy obtenir une grace de Vostre Majesté. Je luy ay dit sur sa promesse, que je ne luy demandois pas tant, & que je serois satisfait de luy, pourveu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canoniat de vostre Chapelle Royale de Vincennes, vaccant par la mort de....

Oserois-je demander encore cette grace à Vostre Majesté le propre jour de la grande resurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontez ? Je suis par cette premiere faveur réconcilié avec les Devots, & je le serois par cette seconde avec les Medecins. C'est pour moy sans doute trop de grace à la fois ; mais peut-estre n'en est-ce pas trop pour Vostre Majesté ; & j'attens avec un peu d'esperance respectueuse la réponse de mon Placet.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 15. jour de Mars 1669. Signé, Par le Roy en son Conseil, d'ALENÇON, & scellé du grand Sceau de cire jaune : Il est permis à I. B. P. MOLIERE, de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, une Piece de Theatre de sa composition, intitulée l'IMPOSTEUR, pendant le temps & espace de dix années, à commencer du jour que ladite Piece sera achevée d'imprimer pour la premiere fois : Et defenses sont faites à tous autres Libraires ou Imprimeurs, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine aux contrevenans de six mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interets, ainsi qu'il est porté plus au long par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté, suivant l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653.

Signé, A. SOUBRON.

Le Privilege cy-dessus a esté cedé à Claude Barbin, suivant les Actes passés pardevant Notaires.

Achevé d'imprimer le 15. May 1673.



ACTEURS.

MADAME PERNELLE, Mere d'Orgon.

ORGON, Mary d'Elmire.

ELMIRE, Femme d'Orgon.

DAMIS, Fils d'Orgon.

MARIANE, Fille d'Orgon, & Amante de Valere.

VALERE, Amant de Mariane.

CLEANTE, Beaufrere d'Orgon.

TARTUFFE, Faux Devot.

DORINE, Suivante de Mariane.

MONSIEUR LOYAL, Sergent.

UN EXEMPT.

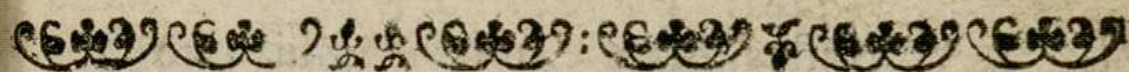
FLIPOTE, Servante de Madame Pernelle.

La Scene est à Paris.



L'IMPOSTEUR

COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, & FLIPOTE *sa*
Servante, ELMIRE, MARIANE,
DORINE, DAMIS, CLEANTE.

M. PERNELLE.



ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me
délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine
à vous suivre.

M. PERNELLE.

Laissez, ma Bru, laissez; ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ay pas besoin.

A

ELMIRE,

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte,
Mais, ma Mere, d'où vient que vous sortez si vifte?

M. PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-cy,
Et que de me complaire, on ne prend nul soucy.
Oüy, je sors de chez vous fort mal édiflée;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien; chacun y parle haut;
Et c'est, tout justement, la Cour du Roy Petaut.

DORINE.

Si....

M. PERNELLE.

Vous estes, Mamie, une Fille Suivante
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous meslez sur tout de dire vostre avis.

DAMIS.

Mais....

M. PERNELLE.

Vous estes un sot en trois lettres, mon Fils;
C'est moy qui vous le dis, qui suis vostre Grand' Mere
Et j'ay prédit cent fois à mon Fils, vostre Pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant Garnement
Et ne luy donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croy....

M. PERNELLE.

Mon Dieu, sa Sœur, vous faites la discrétte;
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, côme on dit, pire eau, que l'eau qui dort
Et vous menez sous-chape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma Mere....

COMEDIE.

M. PERNELLE.

Ma Bru, qu'il ne vous en déplaîse,
Vostre conduite en tout, est tout-à-fait mauvaise:
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte Mere en usoit beaucoup mieux.
Vous estes dépenciére, & cet état me blesse,
Que vous alliez vestue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son Mary veut plaire seulement,
Ma Bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, apres tout...

M. PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son Frere,
Je vous estime fort, vous aime, & vous révere:
Mais enfin, si j'estois de mon Fils son Epous,
Je vous prierois bien fort, de n'entrer point chez nous:
Sans cesse vous preschez des Maximes de vivre,
Qui par d'honnestes Gens ne se doivent point suivre:
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne mache point ce que j'ay sur le cœur.

DAMIS.

Vostre Mōsieur Tartuffe est Bienheureux sans doute...

M. PERNELLE.

C'est un Homme de bien, qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un Fou comme vous.

DAMIS.

Quoy! je souffriray, moy, qu'un Cagot de Critique,
Vienne usurper ceans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses Maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes,

Car il contrôle tout, ce Critique zélé.

M. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire.
Et mon Fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma Mere, il n'est Pere, ny rien,
Qui me puisse obliger à luy vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur, de parler d'autre sorte;
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, & qu'avec ce Pié-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatronise;
Qu'un Gueux, qui quād il vint, n'avoit pas des fouliers
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là, que de se méconnaître,
De contrarier tout, & de faire le Maistre.

M. PERNELLE.

Hé, mercy de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un Saint dans vostre fantaisie;
Tout son fait, croyez-moy, n'est rien qu'hipocrisie.

M. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A luy, non plus qu'à son Laurent,
J'en ny me firois, moy, que sur un bon Garant.

M. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le Serviteur peut estre;
Mais pour Homme de bien, je garantis le Maistre.

COMEDIE.

Vous ne luy voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos veritez.
C'est contre le Peché que son cœur se courrouce,
Et l'intérest du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oüy, mais pourquoy sur tout, depuis un certain temps,
Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante ceans?
En quoy blesse le Ciel une visite honnesté,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la teste?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
Je croy que de Madame il est, ma foy, jaloux.

M. PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas luy tout seul qui blâme ces visites;
Tout ce tracas qui suit les Gens que vous hantez,
Ces Carosses sans cesse à la Porte plantez,
Et de tant de Laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si pour les sots discours où l'on peut estre mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs Amis:
Et quand mesme on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la Médifance il n'est point de rempart;
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux Causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné nostre Voisine, & son petit Epous,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?

A iij

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
 Sont toujourns sur autruy les premiers à médire;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attouchement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye,
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
 Des actions d'autruy, teintes de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le Monde autoriser les leurs,
 Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagez
 De ce blâme public dont ils sont trop chargez.

M. PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire:
 On sçait qu'Orante mène une vie exemplaire;
 Tous ses soins vont au Ciel, & j'ay sçeu par des Gens,
 Quelle condamne fort le train qui vient ceans,

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette Dame est bonne:
 Il est vray qu'elle vit en austere Personne;
 Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zele ardent,
 Et l'on sçait qu'elle est Prude, à son corps defendant;
 Tant qu'elle a pû des Cœurs attirer les hommages,
 Elle a fort bien joüy de tous ses avantages;
 Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
 Au Monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
 Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
 De ses attraits usez, déguiser la foiblesse.
 Ce sont-là les retours des Coquettes du temps:
 Il leur est dur de voir deserter les Galans.
 Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
 Ne voit d'autre recours que le mestier de Prude;
 Et la severité de ces Femmes de bien,
 Censure toute chose, & ne pardonne à rien;

Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sçauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs,
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

M. PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire.
Ma Bru, l'on est, chez vous, contrainte de se taire;
Car, Madame, à jaser, tient le dé tout le jour:
Mais enfin, je prétens discourir à mon tour.
Je vous dy que mon Fils n'a rien fait de plus sage,
Qu'en recueillant chez soy ce devot Personnage;
Que le Ciel au besoin l'a ceans envoyé,
Pour redresser à tous vostre esprit fourvoyé;
Que pour vostre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qui ne soit à reprendre.
Ces Visites, ces Bals, ces Conversations,
Sont, du malin Esprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,
Ce sont propos oisifs, chansons, & fariboles;
Bien souvent le Prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sçait médire & du tiers, & du quart.
Enfin les Gens censez ont leurs testes troublées,
De la confusion de telles assemblées:
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'est veritablement la Tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'Histoire où ce point l'engagea....
Voila-t-il pas Monsieur qui ricane déjà?
Allez chercher vos Fous qui vous donnent à rire;
Et sans.... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien dire,
Sçachez que pour ceans j'en rabats la moitié,
Et qu'il fera beau temps, quand j'y mettray le pié.

8 L'IMPOSTEUR,

Donnant un soufflet à Flipote.

Allons, vous; vous respirez, & bavez aux Corneilles;
Jour de Dieu, je sçauray vous frotter les oreilles;
Marchons, gaupe, marchons.



SCENE II. CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

IEn'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vinst encor me quereller;
Que cette bonne Femme....

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage;
Qu'elle ne vous oüist tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à luy donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroist coiffée!

DORINE.

Oh vrayment, tout cela n'est rien au pris du Fils;
Et si vous l'aviez veu, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sous le pié d'Homme sage;
Et pour servir son Prince, il montra du courage;
Mais il est devenu comme un Homme hébesté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entesté.
Il l'appelle son Frere, & l'aime dans son ame
Cent fois plus qu'il ne fait Mere, Fils, Fille, & Femme.

C'est de tous ses secrets l'unique Confident,
Et de ses actions le Directeur prudent.
Il le choye, il l'embrasse; & pour une Maistresse,
On ne sçauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis,
Avec joye il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les luy cede;
Et s'il vient à rotter, il luy dit, Dieu vous aide.

C'est une Servante qui parle.

Enfin il en est fou, c'est son tout, son Héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos;
Ses moindres actions luy semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour luy des Oracles.
Luy qui connoist sa dupe, & qui veut en jouïr,
Par cent dehors fardez, a l'art de l'ébloïir;
Son Cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous rât que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au Fat, qui luy sert de Garçon,
Qui ne se messe aussi de nous faire leçon.
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos Rubans, nostre Rouge, & nos Mouches.
Le traïstre, l'autre jour, nous rompit de ses mains,
Un Mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints;
Disant que nous meslions, par un crime effroyable,
Avec la Sainteté, les parures du Diable.





SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS,
CLEANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous estes bienheureux, de n'estre point venu
Au discours qu'à la Porte elle nous a tenu.
Mais j'ay veu mon Mary; cōme il ne m'a point veu,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLEANTE.

Moy, je l'attens icy pour moins d'amusement,
Et je vais luy donner le bonjour seulement.

DAMIS.

Del'hymen de ma Sœur, touchez-luy quelque chose.
J'ay soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose;
Qu'il oblige mon Pere à des détours si grans;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prens.
Si mesme ardeur enflame & ma Sœur, & Valere,
La Sœur de cet Amy, vous le sçavez, m'est chere:
Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.



SCENE IV.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH, mon Frere, bonjour.

CLEANTE.

Je sortois, & j'ay joye à vous voir de retour:
La Campagne à present n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine; mon Beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'oster de soucy,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'icy.

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait ceas? cōme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hyer, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de teste étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre Homme

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne pût au Soupé toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de teste estoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, luy tout seul, devant elle,
Et fort devotement il mangea deux Perdris,
Avec une moitié de Gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière,
Sans qu'elle püst fermer un moment la paupiere;
Des chaleurs l'empeschoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agreable,
Il passa dans sa Chambre, au sortir de la Table;
Et dans son Lit, bien chaud, il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnées,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitost.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame,
Beut à son déjeuné, quatre grands coups de Vin.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame anoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.



SCENE V.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Vostrenez, mon Frere, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous diray tout-franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un Hôme ait un charme aujourd'huy
A vous faire oublier toutes choses pour luy?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misere,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon Beaufrere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puis que vous le voulez:
Mais enfin, pour sçavoir quel Homme ce peut-estre....

ORGON.

Mon Frere, vous seriez charmé de le connoistre,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un Hôme... qui... ha... un Hôme.. un Hôme enfin.

Qui suit bien ses leçons, gouste une paix profonde,
 Et comme du fumier, regarde tout le monde.
 Oüy, je deviens tout autre avec son entretien,
 Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
 De toutes amitez il détache mon ame;
 Et je verrois mourir, Frere, Enfans, Mere, & Femme,
 Que je m'en soucîrois autant que de cela.

C L E A N T E.

Les sentimens humains, mon Frere, que voila!

O R G O N.

Ha, si vous aviez veu comme j'en fis rencontre,
 Vous auriez pris pour luy l'amitié que je montre.
 Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air dous,
 Tout vis-à-vis de moy, se mettre à deux genous.
 Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
 Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa priere:
 Il faisoit des sôûpirs, de grands élancemens,
 Et baisoit humblement la terre à tous momens;
 Et lors que je sortois, il me devançoit viste,
 Pour m'aller à la Porte offrir de l'Eau-beniste.
 Instruit par son Garçon, qui dans tout l'imitoit,
 Et de son indigence, & de ce qu'il estoit,
 Je luy faisois des dons, mais avec modestie,
 Il me vouloit touïjours en rendre une partie.
 C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
 Je ne merite pas de vous faire pitié:
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
 Aux Pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
 Enfin le Ciel, chez moy, me le fit retirer,
 Et depuis ce temps-là, tout semble y prosperer.
 Je voy qu'il reprend tout, & qu'à ma Femme mesme,
 Il prend pour mon honneur un interest extrême;
 Il m'avertit des Gens qui luy font les yeux dous,
 Et plus que moy, six fois, ils'en montre jalous.

Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele;
Il s'impute à peché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une Puce en faisant sa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu, vous estes fou, mon Frere, que je croy.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moy?
Et que pretendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon Frere, ce discours sent le libertinage.
Vous en estes un peu dans vostre ame entiché;
Et comme je vous l'ay plus de dix fois presché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voila de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est estre libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ny respect, ny foy, pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sçay comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos Façonniers on n'est point les Esclaves,
Il est de faux Devots, ainsi que de faux Braves:
Et cōme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais Braves soiēt ceux qui font beaucoup de bruit;
Les bons & vrais Devots qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoy ! vous ne ferez nulle distinction
Entrel'Hipocrisie, & la Devotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre mesme honneur au masque qu'au visage?

Egaler l'artifice, à la fincerité;
 Confondre l'apparence, avec la verité;
 Estimer le Fantôme, autant que la Personne;
 Et la fausse-monnoye, à l'égal de la bonne?
 Les Hommes, la plupart, sont étrangement faits!
 Dans la juste nature on ne les voit jamais.
 La raison a pour eux des bornes trop petites.
 En chaque caractere ils passent les limites,
 Et la plus noble chose, ils la gastent souvent,
 Pour la vouloir outrer, & pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon Beaufrere.

O R G O N.

Oüy, vous estes, sans doute, un Docteur qu'on révere
 Tout le sçavoir du Monde est chez vous retiré;
 Vous estes le seul Sage, & le seul éclairé,
 Un Oracle, un Caton, dans le Siecle où nous sommes
 Et près de vous ce sont des Sots, que tous les Hommes

C L E A N T E.

Je ne suis point, mon Frere, un Docteur réveré,
 Et le Sçavoir, chez moy, n'est pas tout retiré.
 Mais en un mot je sçay, pour toute ma science,
 Du faux, avec le vray, faire la différence:
 Et comme je ne voy nul genre de Héros
 Qui soient plus à priser que les parfaits Devots;
 Aucune chose au Monde & plus noble, & plus belle,
 Que la sainte ferveur d'un veritable zele;
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
 Que le dehors plastré d'un zele specieux;
 Que ces francs Charlatans, que ces Devots de Place
 De qui la sacrilege & trompeuse grimace
 Abuse impunément, & se jouë à leur gré,
 De ce qu'ont les Mortels de plus saint & sacré.
 Ces Gens, qui par une ame à l'intérest soumise,
 Font de Devotion mestier & marchandise,

Et veulent acheter credit & dignitez,
A pris de faux clins d'yeux, & d'élangs affectez.
Ces Gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non cōmune,
Parle chemin du Ciel courir à leur fortune;
Qui brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et preschent la retraite au milieu de la Cour;
Qui sçavent ajuster leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs; sans foy, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
De l'intereſt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur aspre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroistre;
Mais les Devots de cœur sont aisez à connoistre.
Nostre Siecle, mon Frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Periandre,
Oronte, Alcidas, Polidore, Clitandre:
Ce titre par aucun ne leur est debatù,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur Devotion est humaine, est traittable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions, qu'ils reprennent les nostres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appuy,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins, se mesler de bien vivre.
Jamais contre un Pecheur ils n'ont d'acharnement.
Ils attachent leur haine au Peché seulement.

Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
 Les interets du Ciel, plus qu'il ne veut luy-mesme.
 Voila mes Gens, voila comme il en faut user,
 Voila l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Vostre Homme, à dire vray, n'est pas de ce modele,
 C'est de fort bonne-foy que vous vantez son zele,
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloüy.

ORGON.

Monsieur mon cher Beaufrere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oüy.

ORGON.

Je suis vostre valet.

*Il veut s'en
 aller.*

CLEANTE.

De grace, un mot, mon Frere,
 Laissons-là ce discours. Vous sçavez que Valere,
 Pour estre vostre Gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oüy.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vray.

CLEANTE.

Pourquoy donc en diférer la feste?

ORGON.

Je ne sçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre pensée en teste?

ORGON.

Peut-estre.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à vostre foy?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obstacle, je croy,

Ne vous peut empescher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses?

Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loüé.

CLEANTE.

Mais que luy reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est necessaire

Desçavoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valere a vostre foy. La tiendrez vous, ou non?

ORGON.

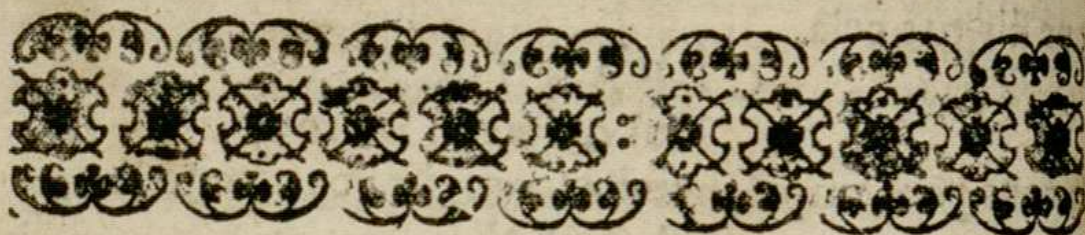
Adieu.

CLEANTE.

Pour son amour, je crains une disgrâce,

Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.



MARIANE.

MARIANE.

Mon Pere.

ORGON.

Approchez. J'ay dequoy

Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous?

ORGON.

Il regarde dans un petit Cabinet.

Je voy

Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entédre;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.

Or sus nous voila bien. J'ay, Mariane, en vous,

Reconnu, de tout temps, un esprit assez dous;

Et de tout temps aussi vous m'avez esté chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de Pere.

COMEDIE.

21

ORGON.

C'est fort bien dit, ma Fille, & pour le meriter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe nostre Hoste?

MARIANE.

Qui moy?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondez.

MARIANE.

Helas! j'en diray, moy, tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moy donc, ma Fille,
Qu'en toute sa Personne un haut mérite brille,
Qu'il touche vostre cœur, & qu'il vous seroit dous
De le voir par mon choix, devenir vostre Epous.

Eh? *Mariane se recule avec surprise.*

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaist-il?

ORGON.

Quoy?

MARIANE.

Me suis-je mépris?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon Pere, que je dise,

Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit dous
De voir, par vostre choïs, devenir mon Epous?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon Pere, je vous jure:
Pourquoy me faire dire une telle imposture?

ORGON.

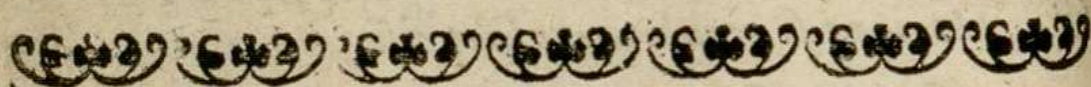
Mais je veux que cela soit une verité;
Et c'est assez pour vous, que je l'aye arresté.

MARIANE.

Quoy! vous voulez, mon Pere....

ORGON.

Oüy, je prétens, ma Fille,
Unir, par vostre hymen, Tartuffe à ma Famille.
Il sera vostre Epous, j'ay résolu cela;
Et comme sur vos vœux je....



SCENE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Où faites-vous là?
La curiosité qui vous presse, est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte?

DORINE.

Vrayment, je ne sçay pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ay traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoy donc, la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,

Que vous-mesme, Monsieur, je ne vous en croy point.

ORGON.

Je sçay bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oüy, oüy, vous nous contez une plaisante Histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chançons.

ORGON.

Ce que je dis, ma Fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur vostre Pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dy...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,

On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon eourroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit d'oc, & c'est tantpis pour vous.

Quoy! se peut-il, Mōsieur, qu'avec l'air d'Hōme sage,

Et cette large barbe au milieu du visage,

Vous soyez assez fou pour vouloir....

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris ceans certaines privautez

Qui ne me plaisent point, je vous le dis, Mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
 Vous moquez-vous des Gens, d'avoir fait ce complot?
 Vostre Fille n'est point l'affaire d'un Bigot.
 Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense;
 Et puis, que vous apporte une telle alliance?
 A quel sujet aller, avec tout vostre bien,
 Choisir un Gendre gueux....

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
 Sçachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révere.
 Sa misere est sans doute une honneste misere.
 Au dessus des grandeurs elle doit l'élever,
 Puis qu'enfin de son bien il s'est laissé priver
 Par son trop peu de soin des choses temporelles,
 Et sa puissante attache aux choses éternelles.
 Mais mon secours pourra luy donner les moyens
 De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens.
 Ce sont Fiefs qu'à bon titre au Pais on renomme;
 Et tel que l'on le voit, il est bien Gentilhomme.

DORINE.

Oüy, c'est luy qui le dit; & cette vanité,
 Monsieur, ne sied pas bien avec la Pieté.
 Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
 Nedoit point tant prôner son nom & sa naissance;
 Et l'humble procédé de la Devotion,
 Souffre mal les éclats de cette ambition.
 A quoy bon cet orgueil... Mais ce discours vous blesse,
 Parlons de sa Personne, & laissons sa Noblesse.
 Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennuy,
 D'une Fille comme elle, un Homme comme luy?
 Et ne devez-vous pas s'nger aux bienseances,
 Et de cette union prévoir les conséquences?

Sçachez que d'une Fille on risque la vertu,
 Lors que dans son hymen son goust est combattu;
 Que le dessein d'y vivre en honneste Personne,
 Depend des qualitez du Mary qu'on luy donne;
 Et que ceux dont par tout on mōtre au doigt le front;
 Font leurs Femmes, souvēt, ce qu'on voit qu'elles font.
 Il est bien difficile enfin d'estre fidelle
 A de certains Maris faits d'un certain modele;
 Et qui donne à sa Fille un Homme qu'elle hait,
 Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
 Songez à quels périls vostre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux, de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma Fille, à ces chansons;

Je sçay ce qu'il vous faut, & je suis vostre Pere.

J'avois donné pour vous ma parole à Valere:

Mais outre qu'à joüer on dit qu'il est enclin,

Je le soupçonne ençor d'estre un peu libertin;

Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y courre à vos heures précises,

Comme ceux qui n'y vont que pour estre apperceus?

ORGON.

Je ne demande pas vostre avis là-dessus.

Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du monde,]

Et c'est une richesse à nulle autre seconde.

Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs,

Il sera tout confit en douceurs, & plaisirs.

Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,

Comme deux vrais Enfans, comme deux Tourterelles.

C

A nul fâcheux debat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de luy tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un Sot, je vous assure.

ORGON.

Oùais, quels discours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que vostre Fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, & songez à vous taire,
Sans mettre vostre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

J'en en parle, Monsieur, que pour vostre interest.

*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il
se retourne pour parler à sa Fille.*

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-mesme.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Vostre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience,
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, Serpent, dont les traits effrontez....

DORINE.

Ah! vous estes Devot, & vous vous emportez?

ORGON.

Oüy, ma bile s'échaufe à toutes ces fadaïses,
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux, mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou.... Suffit. * Comme sage,
J'ay pesé mûrement toutes choses. * *Se retournant
vers sa Fille.*

DORINE.

J'enrage,
De ne pouvoir parler. *Elle se tait lors qu'il*

ORGON. *tourne la teste.*

Sans estre Damoiseau,

Tartuffe est fait de sorte....

DORINE.

Oüy, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurrois mesme aucune sympathie
Pour tous les autres dons.... *Il se tourne devant elle,
& la regarde les bras croisez.*

DORINE.

La voila bien lortie.

Si j'estois en sa place, un Homme assurément
Ne m'épouserait pas de force, impunément;

Et je luy ferois voir bientoſt, apres la feſte,
Qu'une Femme a toujours une vangeance preſte.

ORGON.

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

Dequoy vous plaignez-vous? je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'eſt-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moy-meſme.

ORGON.

Fort-bien. Pour chaſtier ſon inſolence extrême, *Il ſe*
Il faut que je luy donne un revers de ma main. met en
poſture de luy donner un ſouflet; & Dorine à chaque
coup d'œil qu'il jette, ſe tient droite ſans parler.

Ma Fille, vous devez approuver mon deſſein....

Croire que le Mary.... que j'ay ſçeu vous élire....

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ay rien à me dire,

ORGON.

Encor un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaift pas, moy.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foy.

ORGON.

Enfin, ma Fille, il faut payer d'obeiſſance,

Et montrer, pour mon choiſ, entiere déference;

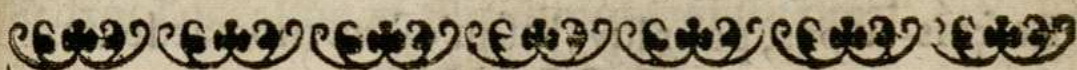
DORINE *en ſ'enfuyant.*

Je me moquerois fort, de prendre un tel Epous.

Il luy vent donner un ſouflet, & la manque.

ORGON.

Vous avez-là, ma Fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans peché, je ne scaurois plus vivre.
Jeme sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rassoir un peu.



SCENE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moy, la parole?
Et faut-il qu'en cecy je fasse vostre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un Pere absolu, que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoy?

DORINE.

Luy dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour luy;
Qu'estant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à luy, que le Mary doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour luy si charmant,
Il le peut épouser, sans nul empeschement.

MARIANE.

Un Pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ay jamais eu la force de rien dire.

Mais raisonnons, Valere a fait pour vous des pas;
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?

T'ay-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sçais-tu pas, pour luy, jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sçay-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet Amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont sçeu trop éclater.

DORINE.

Enfin vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oüy, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence, il vous aime de mesme?

MARIANE.

Je le croy.

DORINE.

Et tous deux brûlez également

De vous voir mariez ensemble?

MARIANE.

Assûrément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc vostre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort-bien. C'est un recours où je ne songeois pas;
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embaras,

Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage,
Lors que j'entens tenir ces sortes de langage.

M A R I A N E.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te renst
Tu ne compâtes point aux déplaisirs des Gens.

D O R I N E.

Je ne compâtes point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

M A R I A N E.

Mais que veux-tu ? si j'ay de la timidité.

D O R I N E.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

M A R I A N E.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valere ?
Et n'est-ce pas à luy de m'obtenir d'un Pere ?

D O R I N E.

Mais quoy ! si vostre Pere est un Bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entierement coiffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrestée,
La faute à vostre Amant doit-elle estre imputée ?

M A R I A N E.

Mais par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Fera-je, dans mon choïs, voir un cœur trop épris ?
Sortiray-je pour luy, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du Sexe, & du devoir de Fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalez...

D O R I N E.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Estre à Monsieur Tartuffe ; & j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?
Le Party, de soy-mesme, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! Oh, oh, n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,

C iij.

N'est pas un Homme, non, qui se mouche du pié,
 Et ce n'est pas peu d'heur, que d'estre sa Moitié.
 Tout le monde déjà de gloire le couronne,
 Il est Noble chez luy, bien fait de sa personne,
 Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleury;
 Vous vivrez trop contente avec un tel Mary.

M A R I A N E.

Mon Dieu...

D O R I N E.

Quelle ahégresse aurez-vous dans vostre ame,
 Quand d'un Epous si beau vous vousverrez la Femme!

M A R I A N E.

Ha, cesse, je te prie, un semblable discours,
 Et contre cet hymen ouvre-moy du secours.
 C'en est fait, je me rens, & suis presté à tout faire.

D O R I N E.

Non, il faut qu'une Fille obeïsse à son Pere,
 Voulut-il luy donner un Singe pour Epous.
 Vostre fort est fort beau, dequoy vous plaignez-vous?
 Vous irez par le Coche en sa petite Ville,
 Qu'en Oncles, & Cousins, vous trouverez fertile;
 Et vous vous plairez fort à les entretenir.
 D'abord chez le beau Monde on vous fera venir.
 Vous irez visiter, pour vostre bien-venue,
 Madame la Baillive, & Madame l'Eleuë,
 Qui d'un Siege-pliant vous feront honorer.
 Là, dans le Carnaval, vous pourrez espérer
 Le Bal, & la Grand' Bande, à sçavoir, deux Musettes;
 Et, par-fois, Fagotin, & les Marionettes,
 Si pourtant vostre Epous...

M A R I A N E.

Ah! tu me fais mourir.

De tes conseils, plustost, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis vostre Servante.

MARIANE.

Eh, Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre Fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux declarez...

DORINE.

Point, Tartuffe est vostre Homme, & vous en râterez.

MARIANE.

Tu sçais qu'à toy toujours je me suis confiée.

Fay-moy....

DORINE.

Non, vous serez, ma foy, Tartuffée.

MARIANE.

Hé bien, puis que mon sort ne sçauroit t'émouvoir,

Laisse-moy désormais toute à mon desespoir.

C'est de luy que mon cœur empruntera de l'aide,

Et je sçais, de mes maux, l'infailible remede. *Elle*DORINE. *veut s'en aller.*

Hé, la, la, revenez, je quitte mon courroux.

Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,

Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement

Empescher.... Mais voicy Valere vostre Amant.



SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

ON vient de debiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoy?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain?

Que mon Pere s'est mis en teste ce dessein.

VALERE.

Vostre Pere, Madame....

MARIANE.

A changé de visée.

La chose vient par luy de m'estre proposée.

VALERE.

Quoy, sérieusement?

MARIANE.

Oüy, sérieusement:

Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et que est le dessein où vostre ame s'arreste,
Madame?

MARIANE.

Je ne sçay.

VALERE.

La reponse est honneste.

Vous ne sçavez?

M A R I A N E.

Non.

V A L E R E.

Non?

M A R I A N E.

Que me conseillez-vous?

V A L E R E.

Je vous conseille, moy, de prendre cet Epous.

M A R I A N E.

Vous me le conseillez?

V A L E R E.

Oüy.

M A R I A N E.

Tout-de-bon?

V A L E R E.

Sans doute.

Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

M A R I A N E.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

V A L E R E.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je croy.

M A R I A N E.

Pas plus qu'à le donner en a souffert vostre ame.

V A L E R E.

Moy, je vous l'ay donné pour vous plaire, Madame.

M A R I A N E.

Et moy, je le suivray, pour vous faire plaisir.

D O R I N E.

Voyons ce qui pourra de cecy réussir.

V A L E R E.

C'est donc ainsi qu'on aime? & c'estoit tromperie,

Quand vous....

L'IMPOSTEUR,

M A R I A N E.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
 Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
 Celuy que, pour Epous, on me veut presenter:
 Et je declare, moy, que je prétens le faire,
 Puis que vous m'en donnez le conseil salutaire.

V A L E R E.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
 Vous aviez pris déjà vos résolu-ions;
 Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
 Pour vous autoriser à manquer de parole.

M A R I A N E.

Il est vray, c'est bien dit.

V A L E R E.

Sans doute, & vostre cœur
 N'a jamais eu pour moy de véritable ardeur.

M A R I A N E.

Helas! permis à vous d'avoir cette pensée.

V A L E R E.

Oüy, oüy, permis à moy; mais mon ame offensée
 Vous préviendra, peut-estre, en un pareil dessein;
 Et je sçais où porter, & mes vœux, & ma main.

M A R I A N E.

Ah! je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
 Le mérite....

V A L E R E.

Mon Dieu, laissons-là le mérite;
 J'en ay fort peu, sans doute, & vous en faites foy:
 Mais j'espère aux bontez qu'une autre aura pour moy;
 Et j'en sçay de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
 Consentira sans honte à reparer ma perte.

M A R I A N E.

La perte n'est pas grande, & de ce changement
 Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

J'y feray mon possible, & vous le pouvez croire.
 Un cœur qui nous oublie, engage nostre gloire.
 Il faut à l'oublier, mettre aussi tous nos soins.
 Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
 Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
 De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

VALERE.

Fort-bien, & d'un chacun il doit estre aprouvé.
 Hé quoy! vous voudriez qu'à jamais dans mon ame,
 Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flame?
 Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
 Sans mettre ailleurs un cœur d'ôt vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moy, c'est ce que je souhaite;
 Et je voudrois déjà que la chose fut faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oüy.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
 Madame, & de ce pas je vais vous contenter. *Il fait*

MARIANE. *un pas pour s'en*

Fort-bien. *aller, & revient toujours.*

VALERE.

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-mesme
 Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oüy.

VALERE.

Et que le dessein que mon ame conçoit,

N'est rien qu'à vostre exemple.

M A R I A N E.

A mon exemple, soit.

V A L E R E.

Suffit ; vous allez estre à point-nommé servie.

M A R I A N E.

Tant-mieux.

V A L E R E.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

M A R I A N E.

A la bonne-heure.

V A L E R E.

Euh? *Il s'en va ; & lors qu'il est
vers la porte, il se retourne.*

M A R I A N E.

Quoy?

V A L E R E.

Ne m'appellez-vous pas?

M A R I A N E.

Moy ! vous refvez.

V A L E R E.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

M A R I A N E.

Adieu, Monsieur.

D O R I N E.

Pour moy, je pense

Que vous perdez l'esprit, par cette extravagance ;
Et je vous ay laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.

Hola, Seigneur Valere. *Elle va l'arrester par le bras,
& luy fait mine de grande resistance.*

V A L E R E.

Hé, que veux-tu, Dorine?

COMEDIE.
DORINE.

39

Venez icy.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrestez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah.

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je feray bien mieux, de luy quitter la place.

DORINE.

Elle quitte Valere, & court à Mariane.

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE.

Je voy bien que ma veuë est pour elle un suplice;
Et sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE.

Elle quitte Mariane, & court à Valere.

Encor? Diantre soit fait de vous, si je le veux.

Cessez ce badinage, & venez-ça tous deux.

Elle les tire l'un & l'autre.

VALERE.

Mais, quel est ton dessein?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.
Estes-vous fou, d'avoir un pareil démeslé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE.

Estes-vous folle, vous, de vous estre emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas veu la chose, & comme il m'a traitée?

DORINE.

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie
Que d'estre vostre Epous, j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoy donc me donner un semblable conseil?

VALERE.

Pourquoy m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous estes fous tous deux. Cà, la main, l'un, & l'autre.
Allons, vous.

VALERE.

En donnant sa main à Dorine.

A quoy bon ma main?

DORINE.

Ah! ça, la vostre.

MARIANE.

En donnant aussi sa main.

Dequoy sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu, viste, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez,

VALERE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les Gens sans nulle haine.

*Mariane tourne l'œil sur Valere,
& fait un petit souris.*

DORINE.

À vous dire le vray, les Amans sont bien fous!

VALERE.

Ho-çà, n'ay-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et pour n'en point mentir, n'estesvous pas méchante,
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'estes-vous pas l'Hôte le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce debat,
Et songeons à parer ce fâcheux Mariage.

MARIANE.

Dy-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

Vostre Pere se moque, & ce sont des chansons.

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,

D'un doux consentement vous prestiez l'apparence,

Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé

De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du temps, à tout on remédie.

Tantost vous payerez de quelque maladie,

Qui viendra tout-à-coup, & voudra des delais.

Tantost vous payerez de présages mauvais;

Vous aurez fait d'un Mort la rencontre fâcheuse,

Cassé quelque Miroir, ou songé d'eau bourbeuse.

Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à luy,

On ne vous peut lier, que vous ne disiez ouï.

D

Mais pour mieux reüssir, il est bon, ce me semble,
 Qu'on ne vous trouve point tous deux parlât ensemble,
à Valere. Sortez, & sans tarder, employez vos Amis
 Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
 Nous allons réveiller les efforts de son Frere,
 Et dans nostre Party jeter la Belle-Mere.
 Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
 Ma plus grande esperance, à vray dire, est en vous.

MARIANE *à Valere.*

Je ne vous répons pas des volontez d'un Pere;
 Mais je ne feray point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me cōblez d'aïse! & quoy que puisse oser...

DORINE.

Ah! jarnais les Amans ne sont las de jaser.

Sortez, vous dy-je.

Il fait un pas,

VALERE.

Ça revient.

Enfin....

DORINE.

Quel caquet est le vostre!

Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

Les poussant chacun par l'épaule.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.



UE la Foudre, sur l'heure, acheve mes
destins;
Qu'on me traite par tout, du plus grand
des Faquins, (m'arreste,
S'il est aucun respect, ny pouvoir, qui
Et si je ne fais pas quelque coup de ma teste.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement,
Vostre Pere n'a fait qu'en parler simplement:
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long, du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce Fat j'arreste les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je luy dise deux mots.

DORINE.

Ha, tout-doux; envers luy, comme envers vostre Pere;
Laissez agir les soins de vostre Belle-Mere.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,

D ij

Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
 Plût à Dieu qu'il fut vray! la chose seroit belle.
 Enfin vostre interest l'oblige à le mander;
 Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,
 Sçavoir ses sentimens, & luy faire connoistre
 Quels fâcheux démeslez il pourra faire naistre;
 S'il faut qu'à ce dessein il preste quelque espoir.
 Son Valet dit qu'il prie, & je n'ay pû le voir:
 Mais ce Valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre,
 Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis estre present à tout cet entretien.

DORINE.

Point, il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne luy diray rien.

DORINE.

Vous vous moquez; on sçait vos trāsports ordinaires,
 Et c'est le vray moyen de gaster les affaires.
 Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous estes fâcheux! Il vient, retirez-vous.





SCENE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE *apercevant Dorine.*

L Aurent, serrez ma Haire, avec ma Discipline,
Et priez que toujourns le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Prisonniers,
Des aumosnes que j'ay, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation, & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE.

Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moy ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce Sein, que je ne scaurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous estes donc bien tendre à la tentation,
Et la Chair, sur vos sens, fait grande impression?
Certes, je ne scay pas quelle chaleur vous monte:
Mais à convoiter, moy, je ne suis point si prompte;

Et je vous verrois nû du haut jusques en bas,
Que toute vostre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moy qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ay seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette Salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas! tres-volontiers.

DORINE *en soy-mesme.*

Comme il se radoucit!

Ma foy, je suis toujours pour ce que j'en ay dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entens, ce me semble.

Oüy, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.



SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame, & du corps, vous donne la santé;
Et benisse vos jours autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux:
Mais prenons une Chaise, afin d'estre un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment, de vostre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort-bien; & cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'Enhaut:
Mais je n'ay fait au Ciel nulle devote instance,
Qui n'ait eu pour objet vostre convalescence.

ELMIRE.

Vostre zele pour moy s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

Où ne peut trop chérir vostre chere santé;
Et pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la Charité Chrestienne,
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontez.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ay voulu vous parler en secret, d'une affaire,
Et suis bien-aise, icy, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravy de mesme; & sans doute il m'est dous,
Madame, de me voir, seul-à-seul, avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ay demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moy, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout vostre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliere,
 Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
 Et vous faire serment, que les bruits que j'ay faits,
 Des visites qu'icy reçoivent vos attraits,
 Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
 Mais plustost d'un transport de zele qui m'entraîne,
 Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prens bien aussi,
 Et croy que mon salut vous donne ce soucy.

TARTUFFE.

Il luy serre les bouts des doigts.

Oüy, Madame, sans doute, & ma ferveur est telle....

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zele.
 De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein;
 Et j'aurois bien plustost....

Il luy met la main sur le genou.

ELMIRE.

Que fait là vostre main?

TARTUFFE.

Je taste vostre habit, l'étoffe en est moüelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grace, laissez, je suis fort chatoüilleuse.

Elle recule sa Chaise, & Tartuffe raproche la sienne.

TARTUFFE.

Mon Dieu, que de ce Point l'ouvrage est merveilleux!
 On travaille aujourd'huy, d'un air miraculeux;
 Jamais, en toute chose, on n'a veu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vray. Mais parlons un peu de nostre affaire.

On tient que mon Mary veut dégager sa foy,
Et vous donner sa Fille ; Est-il vray, dites-moy ?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais, Madame, à vray dire
Ce n'est pas le bonheur apres quoy je soupire,
Et je vois autre-part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la Terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moy, je croy qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien, icy-bas, n'arreste vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux Beutez éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent estre charmez
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formez.
Ses attraits reflechis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur vostre face épanché des beutez,
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transporter;
Et je n'ay pû vous voir, parfaite Creature,
Sans admirer en vous l'Auther de la Nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des Portraits où luy-mesme il s'est peint.
D'abord j'apprehenday que cette ardeur secrète
Ne fust du noir Esprit une surprise adroite;
Et mesme à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô Beauté route aimable,
Que cette passion peut n'estre point coupable;

E

Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
 Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
 Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,
 Que d'oser, de ce cœur, vous adresser l'offrande;
 Mais j'attens, en mes vœux, tout de vostre bonté,
 Et rien des vains efforts de mon infirmité.
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
 De vous dépend ma peine, ou ma beatitude;
 Et je vais estre enfin, par vostre seul Arrest,
 Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaist.

ELMIRE.

La declaration est tout-à-fait galante:
 Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.
 Vous deviez, ce me semble, armer mieux vostre sein,
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un Devot comme vous, & que par tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour estre Devot, je n'en suis pas moins Homme;
 Et lors qu'on vient à voir vos celestes appas,
 Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
 Je sçay qu'un tel discours de moy paroist étrange;
 Mais, Madame, apres tout, je ne suis pas un Ange;
 Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
 Vous devez vous en prendre à vos charmans attrait,
 Dés que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
 De mon intérieur vous fûtes souveraine.
 De vos regards divins, l'ineffable douceur,
 Força la resistance où s'obstinoit mon cœur;
 Elle surmonta tout, jeufnes, prieres, larmes,
 Et tourna tous mes vœux du costé de vos charmes.
 Mes yeux, & mes soupirs, vous l'ont dit mille fois;
 Et pour mieux m'expliquer, j'employe icy la voix.
 Que si vous contemplez, d'une ame un peu benigne,
 Les tribulations de vostre Esclave indigne;

COMEDIE.

51

S'il faut que vos bontez veüillent me consoler,
Et jusqu'à mon neant daignent se ravaler,
J'auray toujours pour vous, ô suave merveille,
Une devotion à nulle autre pareille.
Vostre honneur, avec moy, ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces Galans de Cour, dont les Femmes sont foles,
Sont bruyans dās leurs faits, & vains dās leurs paroles.
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer,
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
Des-honore l'Autel où leur cœur sacrifie:
Mais les Gens comme nous, brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toujours on est seür du secret.
Le soin que nous prenons de nostre renommée,
Répond de toute chose à la Personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant nostre cœur,
Del'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, & vostre Réthorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon Mary cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
Ne püst bien alterer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sçay que vous avez trop de benignité,
Et que vous ferez grace à ma temerité;
Que vous m'excuserez sur l'humaine foiblesse
Des violens transports d'un amour qui vous blesse;
Et considererez, en regardant vostre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un Hôme est de chair.

E ij

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-estre;
 Mais ma discretion se veut faire pareître.
 Je ne rediray point l'affaire à mon Epous;
 Mais je veux en revanche une chose de vous.
 C'est de presser tout-franc, & sans nulle chicane,
 L'union de Valere avecque Mariane;
 De renoncer vous-mesme à l'injuste pouvoir
 Qui veut du bien d'un autre enrichir vostre espoir;
 Et....



SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *sortant du petit Cabinet,
 où il s'estoit retiré.*

NOn, Madame, non, cecy doit se répandre.
 J'estois en cet endroit, d'où j'ay pû tout entendre;
 Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
 Pour confondre l'orgueil d'un Traistre qui me nuit;
 Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
 De son hypocrisie, & de son insolence;
 A détromper mon Pere, & luy mettre en plein jour,
 L'ame d'un Scelerat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
 Et tâche à meriter la grace où je m'engage.
 Puis que je l'ay promis, ne m'en dédites pas.
 Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
 Une Femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'un Mary n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainſy;
Et pour faire autrement, j'ay les miennes auſſy.
Le vouloir épargner, eſt une raillerie;
Et l'inſolent orgueil de ſa Cagotterie,
N'a triomphé que trop de mon juſte courroux,
Et que trop excité de deſordre chez nous.
Le Fourbe, trop longtems, a gouverné mon Pere,
Et deſſervy mes feux avec ceux de Valere.
Il faut que du Perfide il ſoit deſabuſé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion, je luy ſuis redevable,
Et pour la negliger, elle eſt trop favorable.
Ce ſeroit mériter qu'il me la viſt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis,...

DAMIS.

Non, ſ'il vous plaist, il faut que je me croye.
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joye,
Et vos diſcours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaſir de me pouvoir vanger.
Sans aller plus avant, je vais vuider d'affaire,
Et voicy juſtement de quoy me ſatisfaire.





SCENE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE,
ELMIRE.

DAMIS.

NOus allons régaler, mon Pere, vostre abord,
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous estes bien payé de toutes vos caresses;
Et Monsieur, d'un beau prix, reconnoist vos tendresses,
Son grand zele, pour vous, vient de se declarer.
Il ne va pas à moins qu'à vous des-honorer;
Et je l'ay surpris là, qui faisoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flame.
Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop discret
Vouloit, à toute force, en garder le secret:
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offence.

ELMIRE.

Oüy, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un Mary traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de sçavoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens, & vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.





SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

CE que je viens d'entendre, ô Ciel! est-il croyable?

TARTUFFE.

Oüy, mon Frere, je suis un méchant, un coupable,
 Un malheureux Pecheur, tout plein d'iniquité,
 Le plus grand Scelerat qui jamais ait esté.
 Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
 Elle n'est qu'un amas de crimes, & d'ordures;
 Et je voy que le Ciel, pour ma punition,
 Me veut mortifier en cette occasion.
 De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
 Je n'ay garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
 Croyez ce qu'on vous dit, armez vostre courroux,
 Et comme un Criminel, chassez-moy de chez vous.
 Je ne scaurois avoir tant de honte en partage,
 Que je n'en aye encor mérité davantage.

ORGON *à son Fils.*

Ah! traistre, oses-tu bien, par cette fausseté,
 Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoy! la feinte douceur de cette ame hypocrite
 Vous fera démentir....

ORGON.

Tay-toy, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
 Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.

E iij

Pourquoy, sur un tel fair, m'estre si favorable?
 Sçavez-vous, apres tout, dequoy je suis capable?
 Vous fiez-vous, mon Frere, à mon exterieur?
 Et pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
 Non, non, vous vous laissez tromper à l'aparence,
 Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
 Tout le monde me prend pour un Homme de bien;
 Mais la verité pure, est, que je ne vaux rien.

S'adressant à Damis.

Oüy, mon cher Fils, parlez, traitez-moy de perfide;
 D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide;
 Accablez-moy de noms encor plus détestez;
 Je n'y contredis point, je les ay meritez,
 Et j'en veux à genous souffrir l'ignominie,
 Comme une honte deuë aux crimes de ma vie.

à Tartuffe.

ORGON.

Mon Frere, ç'en est trop. Ton cœur ne se rend point;
 Traistre.

à son Fils.

DAMIS.

Quoy! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

Tay-toy, pendart. Mon Frere, eh! levez-vous, de grace.
 Infame.

à Tartuffe.

à son Fils.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tay-toy.

DAMIS.

J'enrage! Quoy, je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te rompray les bras.

TARTUFFE.

Mon Frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eut reçu pour moy la moindre égratignûre.

ORGON.

Ingrat!

à son Fils.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grace....

ORGON. *à Tartuffe.*

Helas! Vous moquez-vous?

Coquin, voy sa bonté.

à son Fils.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoy, je....

ORGON.

Paix, dis-je.

Jé sçay bien quel motif, à l'attaquer, t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'huy,
Femme, Enfans, & Valets, déchaînez contre luy.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour oster de chez moy ce devot Personnage:
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me haster de luy donner ma Fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma Famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger?

ORGON.

Oüy, traistre; & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, & vous feray connoître,
Qu'il faut qu'on m'obeisse, & que je suis le Maître.

Allons, qu'on se retracte, & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moy? de ce coquin, qui par ses impostures....

ORGON.

Ah! tu resiste, gueux, & luy dis des injures?

Un baston, un baston, à *Tartuffe*. Ne me retenez pas,
à son Fils. Sus, que de ma Maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir, on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oùy, je sortiray, mais....

ORGON.

Viste, quittons la place.

Je te prive, pendart, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.



SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

O ffencer de la sorte une sainte Personne!

TARTUFFE.

O Ciel! pardonne-luy la douleur qu'il me donne.
à *Orgon*. Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon Frere, on tâche à me noircir...

ORGON.

Helas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un suplice si rude....

L'horreur que j'en conçois.... J'ay le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & croy que j'en mourray.

ORGON.

*Il court tout en larmes à la Porte
par où il a chassé son Fils.*

Coquin! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon Frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde ceans quels grands troubles j'apporte,
Et croy qu'il est besoin, mon Frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment? Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voy
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de maïfoy.

ORGON.

Qu'importe; Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mesmes rapports, qu'icy vous rejettez,
Peut-estre, une autre fois, seront-ils écoulez.

ORGON.

Non, mon Frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon Frere, une Femme
Aisément, d'un Mary, peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moy viste, en m'éloignant d'icy,
Leur ôster tout sujet de m'attaquer ainſy.

L'IMPOSTEUR, ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit, n'en parlons plus.

Mais je sçay comme il faut en user là-dessus.

L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage

À prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.

Je fuiray vostre Epouse, & vous ne me verrez....

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.

Faire enrager le monde, est ma plus grande joye,

Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voye.

Ce n'est pas tout encor, pour les mieux braver tous,

Je ne veux point avoir d'autre heritier que vous;

Et je vais de ce pas, en fort bonne maniere,

Vous faire de mon bien, donation entiere.

Un bon & franc Amy, que pour Gendre je prens,

M'est bien plus cher que Fils, que Fême, & que Parens.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre Homme! Allons vifte en dresser un Ecrit,

Et que puisse l'Envie en crever de dépit.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.



Ouy, tout le monde en parle, & vous m'en
 pouvez croire.
 L'éclat que fait ce bruit, n'est point à
 vostre gloire; (propos,
 Et je vous ay trouvé, Monsieur, fort à
 Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
 Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
 Je passe là-dessus, & prens au pis la chose.
 Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
 Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé:
 N'est-il pas d'un Chrestien, de pardonner l'offence,
 Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
 Et devez-vous souffrir, pour vostre démeillé,
 Que du Logis d'un Pere, un Fils soit exilé?
 Je vous le dis encor, & parle avec franchise;
 Il n'est petit, ny grand, qui ne s'en scandalise;
 Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
 Et ne pousserez point les affaires à bout.

Sacrifiez à Dieu toute vostre colere,
Et remettez le Fils en grace avec le Pere.

TARTUFFE.

Helas! je le voudrois, quant à moy, de bon cœur;
Je ne garde pour luy, Monsieur, aucune aigreur;
Je luy pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame:
Mais l'intérêt du Ciel n'y sçauroit consentir;
Et s'il rentre ceans, c'est à moy d'en sortir.
Après son action qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du scandale:
Dieu sçait ce que d'abord tout le monde encroiroit;
A pure politique, on me l'imputerait;
Et l'on diroit par tout, que me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zele charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager,
Pour le pouvoir, sous-main, au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez icy d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoy vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-luy, laissez-luy le soin de ses vangeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoy! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action, empeschera la gloire?
Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous broüillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ay déjà dit que mon cœur luy pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne:

Mais apres le scan dale, & l'affront d'aujourd'huy,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec luy.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son Pere conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

PARTUFFE.

Ceux qui me connoistront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame interessée.
Tous les biens de ce monde ont pour moy peu d'apas,
De leur éclat trompeur je ne m'ébloüis pas;
Et si je me résous à recevoir du Pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des Gens, qui l'ayant en partage,
En fassent, dans le Monde, un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ay dessein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du Prochain.

CLEANTE.

Eh, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes;
Qui d'un juste heritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mesvise,
Que si del'en fruster, il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition:
Car enfin, le vray zele a-t'il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'heritier legitime?
Et s'il faut que le Ciel dans vostre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,

Ne vaudroit-il pas mieux, qu'en Personne discrète,
 Vous fissiez de ceans une honneste retraite,
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
 Qu'on en chasse, pour vous, le Fils de la Maison;
 Croyez-moy, c'est donner de vostre prud'hommie,
 Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie;
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez, de vous quitter si-tost.

CLEANTE.

Ah!



SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE,
 CLEANTE.

DORINE.

DE grace, avec nous, employez-vous pour elle.
 Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle;
 Et l'accord que son Pere a conclu pour ce soir,
 La fait, à tous momens, entrer en desespoir.
 Il va venir; joignons nos efforts, je vous prie,
 Et tâchons d'ébranler de force, ou d'industrie,
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublez,





SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE,
CLEANTE, DORINE.

ORGON.

HA, je me réjouis de vous voir assemblez,
à Mariane.

Je porte, en ce Contract, dequoy vous faire rire,
Et vous sçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *à genoux.*

Mon Pere, au nom du Ciel, qui connoist ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir vostre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obeissance.
Ne me réduisez point, par cette dure Loy,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doy:
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon Pere, infortunée.
Si contre un dous espoir que j'avois pû former,
Vous me defendez d'estre à ce que j'ose aimer;
Au moins, par vos bontez, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moy du tourment d'estre à ce que j'abhore,
Et ne me portez point à quelque desespoir,
En vous servant, sur moy, de tout vostre pouvoir.

ORGON *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour luy, ne me font point de peine.

F.

Faites-les éclater, donnez-luy vostre bien;
 Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
 J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne:
 Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
 Et souffrez qu'un Convent dans les austeritez,
 Use les tristes jours que le Ciel m'a contez.

ORGON.

Ah! voila justement de mes Religieuses,
 Lors qu'un Pere combat les flames amoureuses.
 Debout. Plus vostre cœur répugne à l'accepter,
 Plus ce sera pour vous, matiere à mériter.
 Mortifiez vos sens avec ce Mariage,
 Et ne me rompez pas la teste davantage.

DORINE.

Mais quoy. ...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à vostre écot,
 Je vous défens, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon Frere, vos conseils sont les meilleurs du monde,
 Ils sont bien raisonnez, & j'en fais un grand cas;
 Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE *à son Mary.*

A voir ce que je voy, je ne sçay plus que dire,
 Et vostre aveuglement fait que je vous admire.
 C'est estre bien coiffé, bien prévenu de luy,
 Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'huy.

ORGON.

Je suis vostre Valet, & crois les apparences.
 Pour mon fripon de Fils, je sçay vos complaisances,
 Et vous avez eu peur de le desavoüer
 Du trait qu'à ce pauvre Homme il a voulu jouër.

Vous estiez trop tranquile enfin, pour estre creuë,
Et vous auriez paru d'autre maniere émeuë.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que nostre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moy, de tels propos, je me ris simplement,
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaist nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point, du tout, pour ces Prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes, & de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les Gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une Vertu qui ne soit point diableffe,
Et croy que d'un refus, la discrète froideur,
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sçay l'affaire, & ne prens point le change.

ELMIRE.

J'admire, encor un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit vostre incredulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit verité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oüy.

ORGON.

Chançons.

ELMIRE.

Mais quoy! si je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere?

ORGON.

Contes en l'air.

Quel Homme! Au moins répondez-moy.
 Je ne vous parle pas de nous adjoûter foy:
 Mais supposons icy, que d'un lieu qu'on peut prendre,
 On vous fist clairement tout voir, & tout entendre,
 Que diriez-vous alors de vostre Homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
 Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
 Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
 Il faut que par plaisir, & sans aller plus loin,
 De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit, je vous près au mot. Nous verrôs vostre adresse,
 Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-lemoy venir.

DORINE.

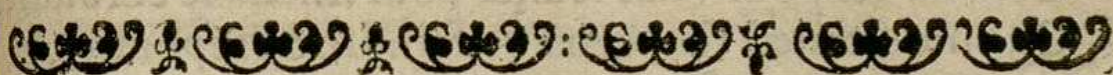
Son esprit est rusé,
 Et peut-estre, à surprendre, il sera mal-aisé.

ELMIRE.

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
 Et l'amour propre, engage à se tromper soy-mesme.
 Faites-le moy descendre, & vous, retirez-vous.

Parlant à Cleante, & à Mariane.





SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.
Approchons cette Table, & vous mettez dessous.
 ORGON.

Comment?

ELMIRE.
 Vous bien cacher, est un point neceffaire.
 ORGON.

Pourquoy sous cette Table?

ELMIRE.
 Ah! mon Dieu, laissez faire,
 J'ay mon dessein en teste, & vous en jugerez.
 Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y ferez,
 Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.
 ORGON.

Je confesse qu'icy ma complaisance est grande;
 Mais de vostre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.
 Vous n'aurez, que je croy, rien à me repartir.
à son Mary qui est sous la Table.
 Au moins, je vais toucher une étrange matiere,
 Ne vous scandalisez en aucune maniere.
 Quoy que je puisse dire, il doit m'estre permis,
 Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ay promis.
 Je vais par des douceurs, puis que j'y suis réduite,
 Faire poser le masque à cette ame hypocrite;
 Flater, de son amour, les desirs effrontez,
 Et donner un champ libre à ses temeritez.

Côme c'est pour vous seul, & pour mieux le cōfondre,
 Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
 J'auray lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
 Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
 C'est à vous d'arrester son ardeur insensée,
 Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée;
 D'épargner vostre Femme, & de ne m'exposer
 Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.
 Cesont vos interets, vous en serez le maistre,
 Et.... L'on vient, tenez-vous, & gardez de paraistre.



SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oüy, l'on a des secrets à vous y réveler:
 Maistirez cette Porte, avant qu'on vous les dise,
 Et regardez par tout, de crainte de surprise:
 Une affaire pareille à celle de tantost,
 N'est pas assurément icy ce qu'il nous faut.
 Jamais il ne s'est veu de surprise de mesme,
 Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême,
 Et vous avez bien veu que j'ay fait mes efforts
 Pour rompre son dessein, & calmer ses transports:
 Mon trouble, il est bien vray, m'a si fort possédée,
 Que de le démentir je n'ay point eu l'idée:
 Mais par là, grace au Ciel, tout a bien mieux esté,
 Et les choses en sont dans plus de seûreté.

L'estime où l'on vous tient, a dissipé l'orage,
 Et mon Mary, de vòus, ne peut prendre d'ombrage.
 Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
 Et c'est par où je puis, sans peur d'estre blâmée,
 Me trouver icy seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
 Un peu trop prompt, peut-estre, à souffrir vostre ardeur.

TARTUFFE.

Cel langage, à comprendre, est assez difficile,
 Madame, & vous parliez tantost d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous estes en courroux,
 Que le cœur d'une Femme est mal connu de vous!
 Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
 Lors que si foiblement on le voit se défendre!
 Toûjours nostre pudeur combat, dans ces momens,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
 Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
 On trouve à l'avouer, toûjours un peu de honte;
 On s'en defend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
 On fait connoistre assez que nostre cœur se rend;
 Qu'à nos vœux, par honneur, nostre bouche s'opose,
 Et que de tels refus promettent toute chose.
 C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
 Et sur nostre pudeur me ménager bien peu:
 Mais puis que la parole enfin en est lâchée,
 A retenir Damis, me serois-je attachée?
 Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
 Ecouté tout au long l'offre de vostre cœur?
 Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a veu faire,
 Si l'offre de ce cœur n'eust eu de quoy me plaire?
 Et lors que j'ay voulu moy-mesme vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venoit d'anoncer,

Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
 Et l'ennuy qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
 Vinst partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême,
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
 Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
 Une suavité qu'on ne goustera jamais,
 Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude,
 Et mon cœur, de vos vœux, fait sa beatitude;
 Mais ce cœur vous demande icy la liberté,
 D'oser douter un peu de sa félicité.

Je puis croire ces mots un artifice honneste,
 Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apreste;
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fieray point à des propos si dous,
 Qu'un peu de vos faveurs, après quoy je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
 Et planter dans mon ame une constante foy
 Des charmantes bontez que vous avez pour moy.

ELMIRE.

Elle touffe pour avertir son Mary.

Quoy! vous voulez aller avec cette vitesse,
 Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
 On se tue à vous faire un aveu des plus dous,
 Cependant ce n'est pas encore assez pour vous;
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
 Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose esperer;
 Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer;
 On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
 Et l'on veut en jouir, avant que de le croire.

Pour moy, qui crois si peu mériter vos bontez,
Je doute du bonheur de mes temeritez;
Et je ne croiray rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalitez, sçeu convaincre ma flame.

ELMIRE.

Mon Dieu, que vostre amour, en vray Tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!
Quoy! de vostre poursuite, on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande?
De vouloir sans cartier, les choses qu'on demande?
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous, vous voyez qu'ont les Gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil benin vous voyez mes hommages,
Pourquoy m'en refuser d'assurez témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offencer le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose;
Lever un tel obstacle, est à moy peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir vostre cœur.

ELMIRE.

Mais des Arrests du Ciel on nous fait tant de peur?

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, & je sçay l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens; *C'est*
Mais on trouve avec luy des accommodemens. *III*
Selon divers besoins, il est une Science, *Scelerat*
D'étendre les liens de nostre conscience, *qui parle*

G

Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de nostre intention.
 De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;
 Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
 Contentez mon desir, & n'ayez point d'effroy,
 Je vous répons de tout, & prens le mal sur moy.
 Vous touffez fort, Madame.

ELMIRE.

Oüy, je suis au suplice.

TARTUFFE.

Vous plaist-il un morceau de ce jus de Reglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, & je voy bien
 Que tous les jus du Monde, icy, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oüy, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin vostre scrupule est facile à détruire,
 Vous estes assurée icy d'un plein secret,
 Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
 Le scandale du monde, est ce qui fait l'offence;
 Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

ELMIRE.

Après avoir toussé.

Enfin je voy qu'il faut se résoudre à ceder,
 Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
 Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
 Qu'on puisse estre content, & qu'on veuille se rendre,
 Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
 Et c'est bien malgré moy, que je franchis cela:
 Mais puis que l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
 Puis qu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,

COMEDIE.

75

Et qu'on veut des témoins qui soiēt plus cōvainquans;
Il faut bien s'y résoudre, & contenter les Gens.
Si ce consentement porte en soy quelque offence,
Tant-pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit pas estre à moy.

TARTUFFE.

Oüy, Madame, on s'en charge, & la chose de soy...

ELMIRE.

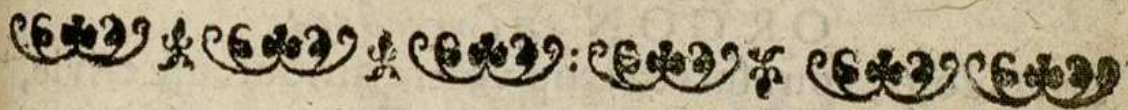
Ouvrez un peu la Porte, & voyez, je vous prie,
Si mon Mary n'est point dans cette Galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour luy du soin que vous prenez?
C'est un Homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
Et je l'ay mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
Et par tout, là-dehors, voyez exactement.



SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la Table.*

VOilà, je vous l'avouë, un abominable Homme!
Je n'en puis revenir, & tout cecy m'assomme.

ELMIRE.

Quoy! vous sortez sitost? Vous vous moquez des Gens.
Rentrez sous le Tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

G ij

L'IMPOSTEUR,
ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est forté de l'Enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de léger;
Laissez-vous bien cōvaincre, avāt que de vous rendre,
Et ne vous hastez pas, de peur de vous méprendre.

Elle fait mettre son Mary derriere elle.



SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

TOut conspire, Madame, à mon contentement;
J'ay visité, de l'œil, tout cet Apartement,
Personne ne s'y trouve, & mon ame ravie....

ORGON *en l'arrestant.*

Tout-dous, vous suivez trop vostre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.

Ah, ah, l'Homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne vostre ame!

Vous épousiez ma Fille, & convoitiez ma Femme!

J'ay douté fort longtemps, que ce fust tout de bon,

Et je croyois toûjours qu'on changeroit de ton:

Mais c'est assez avant pousser le témoignage,

Jem'y tiens, & n'en veux pour moy pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur, que j'ay fait tout cecy;

Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsy.

TARTUFFE.

Quoy, vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie;
Dénichons de ceans, & sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison,
Il faut, tout sur le champ, sortir de la Maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en Maistre.
La Maison m'appartient, je le feray connoître,
Et vous montreray bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
Que j'ay de quoy confondre, & punir l'imposture,
Vanger le Ciel qu'on blesse, & faire repentir
Ceux qui parlent icy de me faire sortir.



SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut
dire?

ORGON.

Ma foy, je suis confus, & n'ay pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je voy ma faute, aux choses qu'il me dit;
Et la Donation m'embarasse l'esprit.

La Donation....

ORGON.

Oùy, c'est une affaire faite;
Mais j'ay quelqu'autre chose encor qui m'inquiete.

ELMIRE.

Et quoy?

ORGON.

Vous sçaurez tout: Mais voyons au plustost,
Si certaine Cassette est encore là-haut.

Fin du Quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.



U voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sçay-je?

CLEANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble,
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette Cassette-là me trouble entierement.
Plus que le reste encor, elle me desesperere.

CLEANTE.

Cette Cassette est donc un important mystere?

ORGON.

C'est un dépost qu'Argas, cet Amy que je plains,
Luy-mesme, en grand secret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des Papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où sa vie, & ses biens, se trouvent attachez.

G iij

Pourquoy donc les avoir en d'autres mains lâchez?

ORGON.

Ce fut par un motif de Cas de Conscience.
J'allay droit à mon Traistre en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De luy donner plustost la Cassette à garder;
Afin que pour nier, en cas de quelque enqueste,
J'eusse d'un faux-fuyant, la faveur toute preste,
Par où ma conscience eust pleine seûreté
A faire des sermens contre la verité.

CLEANTE.

Vous voila mal, au moins si j'en croy l'aparence;
Et la Donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches, par vous, faites legerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet Homme, sur vous, ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous;
Et vous deviez chercher quelque biais plus dous.

ORGON.

Quoy! sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une ame si méchante?
Et moy qui l'ay reçu gueusant, & n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les Gens de bien.
J'en auray désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un Diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voila pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les dous tempéramens.
Dans la droite raison, jamais n'entre la vostre;
Et toûjours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez vostre erreur, & vous avez connu,
Que par un zele feint vous estiez prévenu;

Mais pour vous corriger, quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide Vaurien,
 Vous confondiez les cœurs de tous les Gens de bien?
 Quoy! parce qu'un Fripon vous dupe avec audace,
 Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
 Vous voulez que par tout on soit fait comme luy,
 Et qu'aucun vray Devot ne se trouve aujourd'huy?
 Laissez aux Libertins ces sortes conséquences,
 Démeslez la Vertu d'avec ses apparences,
 Ne hazardez jamais vostre estime trop tost,
 Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'Imposture;
 Mais au vray zele aussi n'allez pas faire injure;
 Et s'il vous faut tomber dans une extremité,
 Péchez plutost encor de cet autre costé.



SCENE II.

DAMIS, ORGON, CLEANTE.

DAMIS.

Quoy! mon Pere, est-il vray qu'un Coquin vous
 menace?

Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'efface;
 Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
 Se fait, de vos bontez, des armes contre vous?

ORGON.

Oüy, mon Fils; & j'en sens des douleurs n'ompareilles.

DAMIS.

Laissez-moy, je luy veux couper les deux oreilles.
 Contre son insolence, on ne doit point gauchir.
 C'est à moy, tout d'un coup, de vous en affranchir;

Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLEANTE.

Voilà, tout justement, parler en vray jeune Homme;
Moderez, s'il vous plaît, ces transports éclatans;
Nous vivôs sous un Regne, & sommes dans un tems,
Où, par la violence, on fait mal ses affaires.



SCENE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE,
ELMIRE, DORINE, DAMIS,
ORGON, CLEANTE.

M. PERNELLE.

QU'est-ce? j'apprens icy de terribles mysteres.

ORGON.

Ce sont des nouveautez dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payez mes soins.
Jerecueille, avec zele, un Homme en sa misere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre Frere;
De bienfaits, chaque jour, il est par moy chargé,
Je luy donne ma Fille, & tout le bien que j'ay;
Et dans le mesme temps, le Perfide, l'Infame,
Tente le noir dessein de suborner ma Femme;
Et non content encor de ces lâches effais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontez trop peu sages;
Me chasser de mes biens où je l'ay transferé,
Et me réduire au point d'où je l'ay retiré.

DORINE.

Le pauvre Homme!

M. PERNELLE.

Mon Fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

M. PERNELLE.

Les Gens de bien sont enviez toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec vostre discours,
Ma Mere?

M. PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on luy porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

M. PERNELLE.

Je vous l'ay dit cent fois, quand vous estiez petit.
La Vertu, dans le Monde, est toujours poursuivie;
Les Envieux mourront, mais non jamais l'Envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'huy?

M. PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de luy.

ORGON.

Je vous ay dit déjà, que j'ay veu tout moy-mesme.

M. PERNELLE.

Des Esprits médifans, la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma Mere. Je vous dy,
Que j'ay veu de mes yeux, un crime si hardy.

M. PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est, icy-bas, qui s'en puisse défendre.

L'IMPOSTEUR, ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourveu!
Je l'ay veu, dis-je, veu, de mes propres yeux veu,
Ce qu'on appelle veu : Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

M. PERNELLE.

Mon Dieu, le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

M. PERNELLE.

Aux faux soupçons la Nature est sujette,
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpreter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma Femme?

M. PERNELLE.

Il est besoin,

Pour accuser les Gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir seür des choses.

ORGON.

Hé, diantre, le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma Mere, attendre qu'à mes yeux
Il eust.... Vous me feriez dire quelque sottise.

M. PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zele on voit son ame éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sçay pas, si vous n'estiez ma Mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colere.

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'icy-bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

COMEDIE.

85

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du Fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoy! son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moy, je ne croy pas cette instance possible,
Et son ingratitude est icy trop visible.

CLEANTE.

Ne vous y fiez pas, il aura des ressorts,
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et sur moins que cela, le poids d'une Cabale
Embarasse les Gens dans un fâcheux Dédale.
Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques là.

ORGON.

Il est vray, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce Traistre,
De mes ressentimens je n'ay pas esté maistre.

CLEANTE.

Je voudrois de bon cœur, qu'on pust entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœus.

ELMIRE.

Si j'avois sçeu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes,
Et mes....

ORGON.

Que veut cet Homme? Allez tost le sçavoir;
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.





SCENE IV.

MONSIEUR LOYAL, M. PERNELLE,
ORGON, DAMIS, MARIANE,
DORINE, ELMIRE, CLEANTE.

M. LOYAL.

Bonjour, ma chere Sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse, à present, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour estre, en ces lieux, importun.
Mon abord n'aura rien, je croy, qui luy déplaïse;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aïse.

DORINE.

Vostre nom?

M. LOYAL.

Dites-luy seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE.

C'est un Homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il, bien aïse.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cét Homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous raccommoder, il vient icy, peut-estre,
Quels sentimens auray-je à luy faire parestre?

CLEANTE.

Vostre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je desire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute vostre Maison m'a toujours esté chere,
Et j'estois serviteur de Monsieur vostre Pere.

ORGON.

Monsieur, j'ay grande honte, & demande pardon;
D'estre sans vous connoistre, ou sçavoir vostre nom.

M. LOYAL.

Jem'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à Verge, en dépit del'Envie.
J'ay depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la Charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous vien, Monsieur, avec vostre licence,
Signifier l'Exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoy, vous estes icy....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion,
Ce n'est rien seulement qu'une Sommation,
Un Ordre de vuidier d'icy, vous, & les vostres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans delay, ny remise, ainsi que besoin est....

ORGON.

Moy, sortir de ceans?

M. LOYAL.

Oüy, Monsieur, s'il vous plaist.

La Maison à present, comme sçavez de reste,
 Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
 De vos biens desormais il est Maistre, & Seigneur,
 En vertu d'un Contract duquel je suis Porteur.
 Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

D A M I S.

Certes, cette impudence est grande, & je l'admire.

M. L O Y A L.

Monsieur, je ne doy point avoir affaire à vous;
 C'est à Monsieur, il est & raisonnable, & dous,
 Et d'un Homme de bien il sçait trop bien l'office,
 Pour se vouloir du tout opposer à Justice.

O R G O N.

Mais...

M. L O Y A L.

Oüy, Monsieur, je sçay que pour un million
 Vous ne voudriez pas faire rebellion;
 Et que vous souffrirez en honneste Personne,
 Que j'execute icy les ordres qu'on me donne.

D A M I S.

Vous pourriez bien icy, sur vostre noir jupon,
 Monsieur l'Huissier à Verge, attirer le Baston.

M. L O Y A L.

Faites que vostre Fils se taise, ou se retire,
 Monsieur; J'aurois regret d'estre obligé d'écrire,
 Et de vous voir couché dans mon Procès verbal.

D O R I N E.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal!

M. L O Y A L.

Pour tous les Gens de bien, j'ay de grandes tendresses,
 Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des Pieces,
 Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;
 Que pour oster, par là, le moyen d'en choisir,

Qui n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
Auroient pû proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux Gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,
Et jusques à demain, je feray surcéance
A l'exécution, Monsieur, de l'Ordonnance.
Je viendray seulement passer icy la nuit,
Avec dix de mes Gens, sans scandale, & sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaist, qu'o m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de vostre Porte.
J'auray soin de ne pas troubler vostre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain du matin, il vous faut estre habile
A vuidier de ceans jusqu'au moindre ustencile.
Mes Gens vous aideront; & je les ay pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au deû de ma Charge, on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux Loüis de ce qui me demeure,
Et pouvoir à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE.

Laissez, ne gastons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ay peine à me tenir, & la main me demange.

H

Avec un si bon dos, ma foy, Monsieur Loyal,
Quelques coups de Baston ne vous feroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie, & l'on decrette aussi contre les Femmes.

CLEANTE.

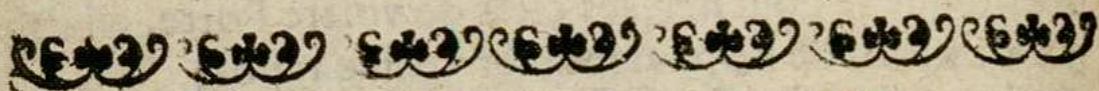
Finissons tout cela, Monsieur, ç'en est assez;
Donnez tost ce papier de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'en voye!



SCENE V.

ORGON, CLEANTE, MARIANE,
ELMIRE, M. PERNELLE, DORINE,
DAMIS.

ORGON.

HE' bien, vous le voyez, ma Mere, si j'ay droit;
Et vous pouvez juger du reste, par l'Exploit.
Ses trahisons enfin, vous sont-elles connuës?

M. PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE.

Vous vous plaignez à tort; à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins, par là, sont confirmez.
Dans l'amour du Prochain, sa vertu se consume,
Il sçait que tres-souvêt les biens corrópent l'Homme;
Et par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous; c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'Ingrat.

Ce procédé détruit la vertu du Contract;

Et sa déloyauté va paroître trop noire,

Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.



SCENE VI.

VALERE, ORGON, CLEANTE,
ELMIRE, MARIANE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y voy cōtraint par le pressant danger.
Un Amy qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sçait l'intérêt qu'en vous j'ay lieu de prendre,
A violé pour moy, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux Affaires d'Estat,
Et me vient envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au party d'une soudaine fuite.
Le Fourbe, qui longtemps a pû vous imposer,
Depuis une heure, au Prince a sçeu vous accuser,
Et remettre en ses mains, d'as les traits qu'il vous jette,
D'un Criminel d'Estat, l'importante Cassette,
Dont au mépris, dit-il, du devoir d'un Sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un Ordre est donné contre vostre personne;

H ij

Et luy-mesme est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celuy qui vous doit arrester.

CLEANTE.

Voila ses droits armez, & c'est par où le Traistre,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rēdre maistre.

ORGON.

L'Homme est, je vous l'avouē, un méchant Animal!

VALERE.

Le moindre amusement vous peut estre fatal.

J'ay, pour vous emmener, mon Carosse à la Porte,
Avec mille Louïs qu'icy je vous apporte.

Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant,
Et ce sont decés coups que l'on pare en fuyant.

A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, jusqu'au bout, vostre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans?

Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems;

Et je demande au Ciel, de m'estre assez propice,

Pour reconnoistre un jour ce généreux service.

Adieu, prenez le soin vous autres....

CLEANTE. Allez tost;

Nous songerons, mon Frere, à faire ce qu'il faut.



SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALERE,
ORGON, ELMIRE, MARIANE, &c.

TARTUFFE.

Tout-beau, Monsieur, tout-beau, ne courez point
si viste,

Vous n'irez pas fort loin, pour trouver vostre giste,

Et de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier.
C'est le coup, Scelerat, par où tu m'expedies,
Et voila couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La modération est grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'Infame, impudemment se jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sçauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de cecy, grande gloire à prétendre,
Et cet employ pour vous, est fort honneste à prendre.

TARTUFFE.

Un employ ne sçauroit estre que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oüy, je sçay quels secours j'en ay pû recevoir;
Mais l'intérest du Prince est mon premier devoir:
De ce devoir sacré, la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifirois à de si puissans nœux,
Amy, Femme, Parens, & moy-mesme avec eux.

ELMIRE.

L'Imposteur!

Comme il sçait, de traistresse maniere,
Sefait un beau manteau de tout ce qu'on révere!

CLEANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le declarez,
Ce zele qui vous pousse, & dont vous vous parez;
D'où vient que pour paroistre, ils s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre la Femme, il ait sçeu vous surprendre?
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lors que son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire:
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'huy,
Pourquoy consentiez-vous à rien prendre de luy?

TARTUFFE *à l'Exempt.*

Délivrez-moy, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir vostre Ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oüy, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir.
Vostre bouche à propos m'invite à le remplir;
Et pour l'exécuter, suivez-moy tout-à-l'heure
Dans la Prison qu'on doit vous donner pour demeure,

TARTUFFE.

Qui, moy, Monsieur?

L'EXEMPT.

Oüy, vous.

TARTUFFE.

Pourquoy donc la Prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemy de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des Imposteurs.

D'un fin discernement, sa grande ame pourveüe,
Sur les choses toujourns jette une droite veüe;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux Gens de bien une gloire immortelle,
Mais sans aveuglement il fait briller ce zele,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celuy-cy n'estoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pieges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartez,
Des replis de son cœur, toutes les lâchetez.
Venant vous accuser, il s'est trahy luy-mesme,
Et par un juste trait de l'Equité suprême,
S'est découvert au Prince un Fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il estoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des Volumes d'Histoires.
Ce Monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
A ses autres horreurs, il a joint cette suite,
Et ne m'a, jusqu'icy, soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par luy, faire raison de tout.
Oüy, de tous vos Papiers, dont il se dit le maistre,
Il veut qu'entre vos mains, je depouille le Traistre.
D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du Contract qui luy fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offence secrette
Où vous a, d'un Amy, fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,
Pour mōtrer que sō cœur sçait, quād moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;

96 L'IMPOSTEUR, COMEDIE.

Que jamais le mérite, avec luy, ne pert rien,
Et que mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué!

M. PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON à *Tartuffe*.

Hé bien, te voila, Traistre....

CLEANTE.

Ah! mon Frere, arrestez,

Et ne descendez point à des indignitez.

A son mauvais destin laissez un miserable,

Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.

Souhaitez bien plustost, que son cœur, en ce jour,

Au sein de la Vertu fasse un heureux retour;

Qu'il corrige sa vie. en détestant son vice,

Et puisse du Grand Prince adoucir la justice;

Tandis qu'à sa bonté vous irez à genous,

Rendre ce que demande un traitement si dous.

ORGON.

Oüy, c'est bien dit; allons à ses piez, avec joye,

Nous louer des bontez que son cœur nous déploye:

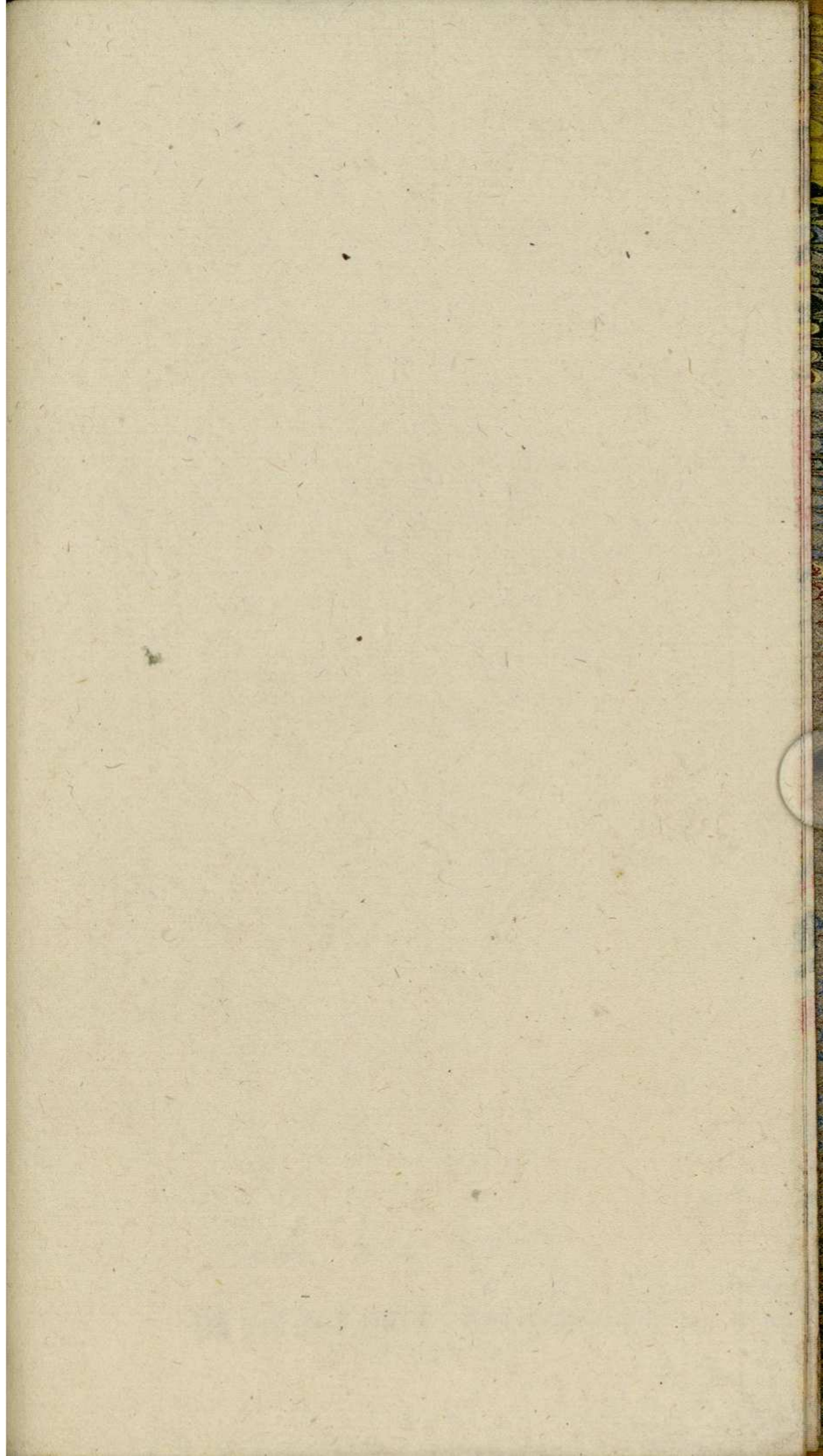
Puis acquitez un peu de ce premier devoir,

Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pourvoir;

Et par un doux hymen, couronner en Valere,

La flame d'un Amant généreux, & sincere.

FIN.



LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE
LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

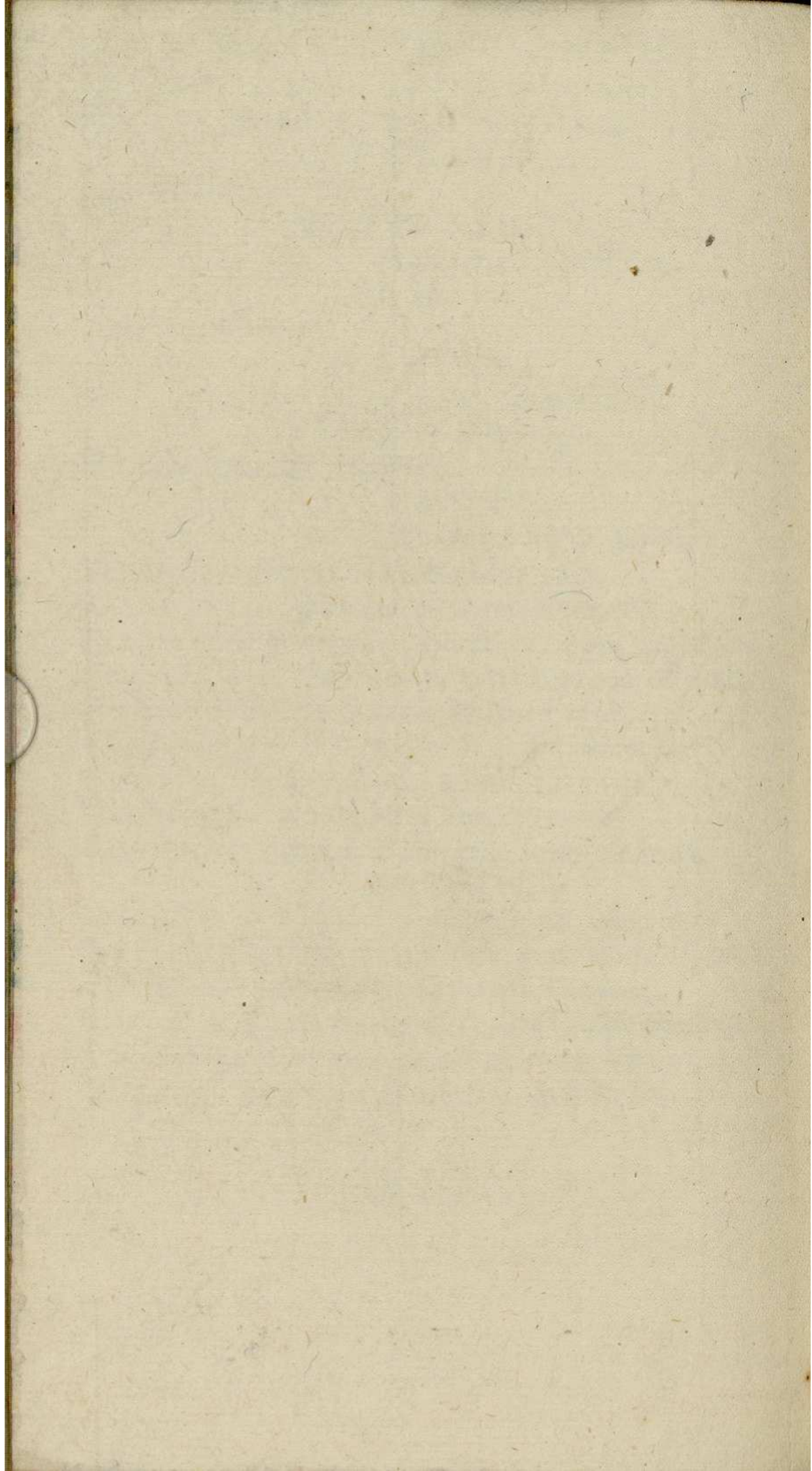
LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

LE COMTE DE L'IMPOTABLE, COMTE DE

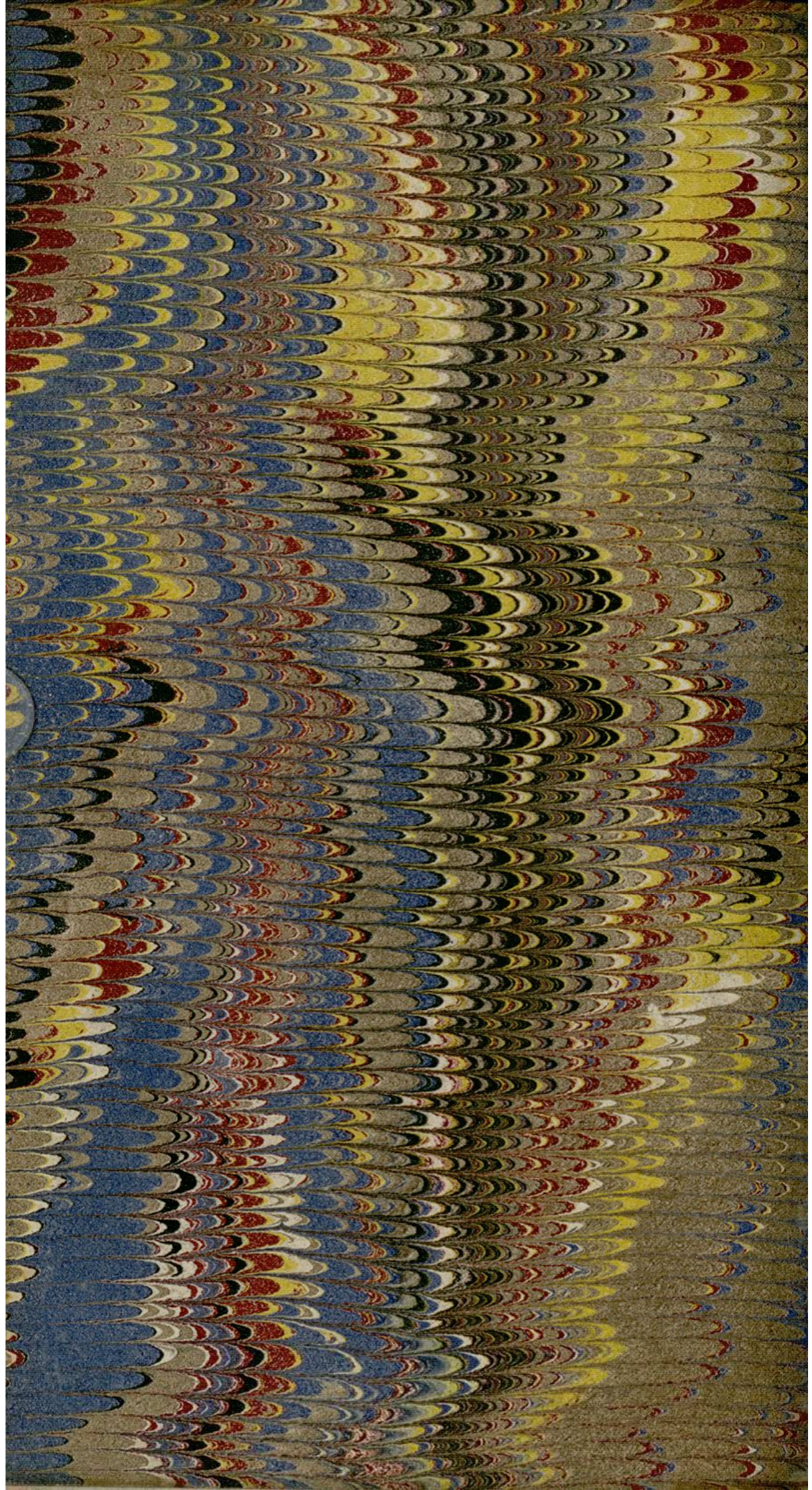
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

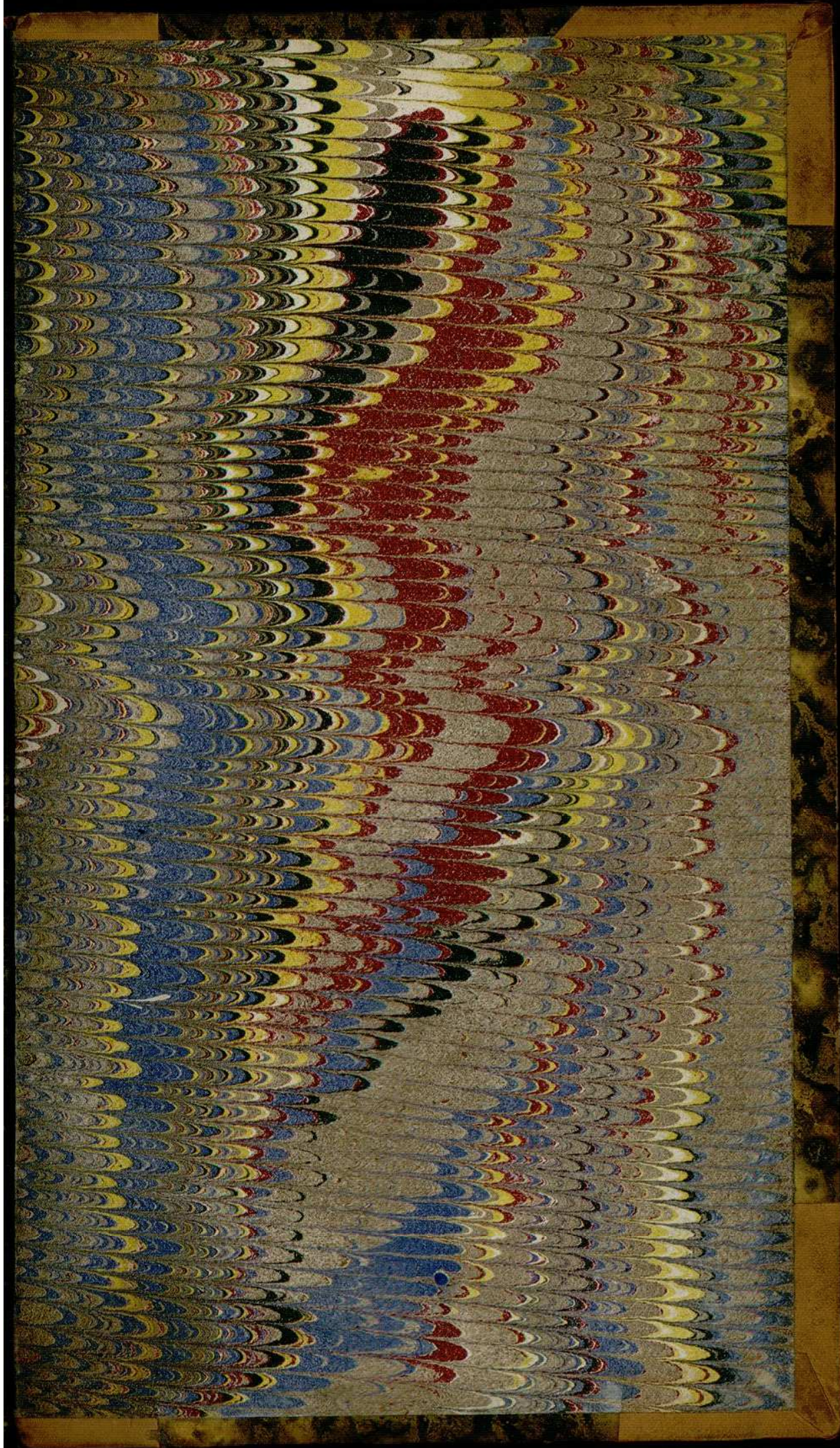


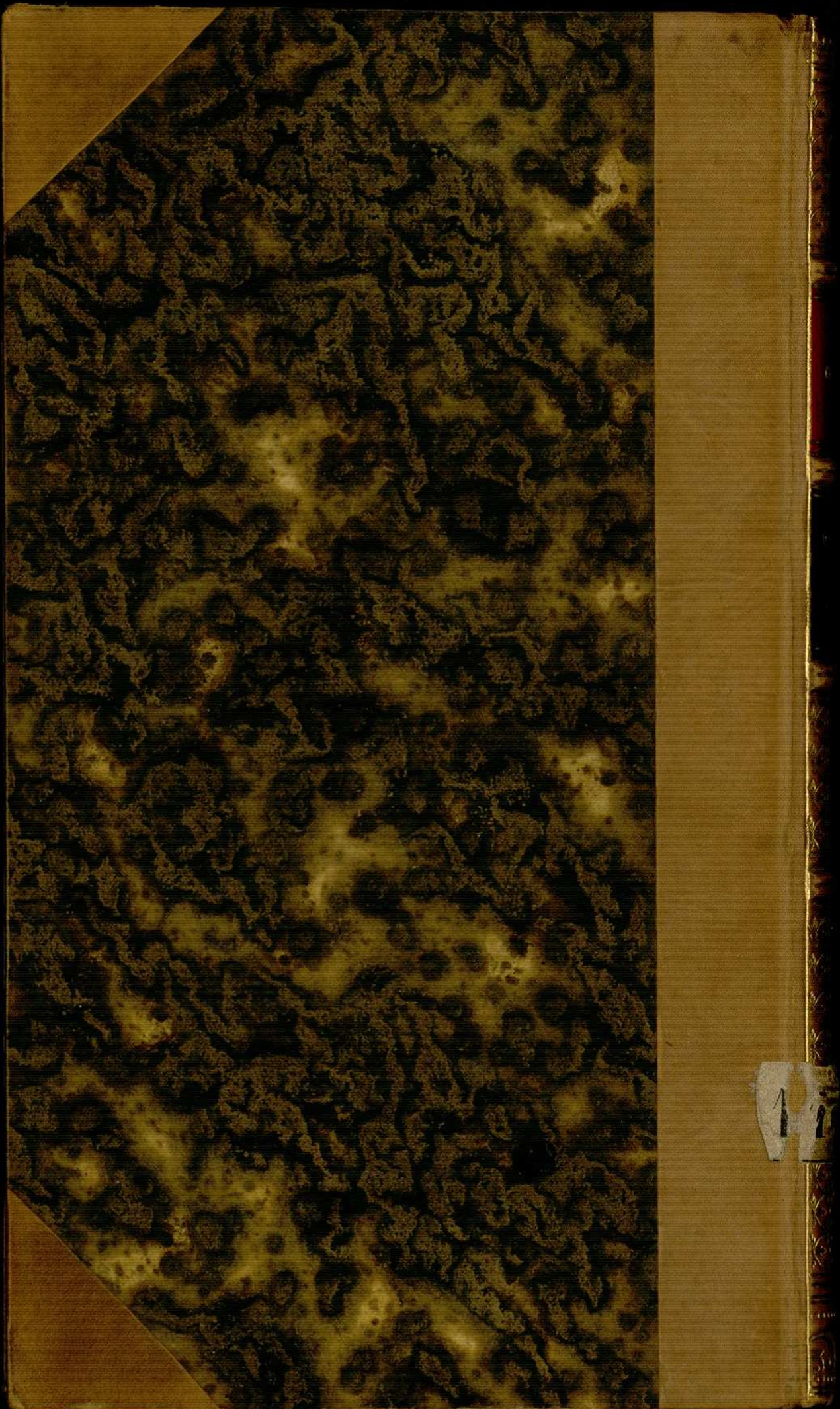
VCR 5 = 11047



1156521660









LE
TARTUPE
PE

PARIS

1873

1174